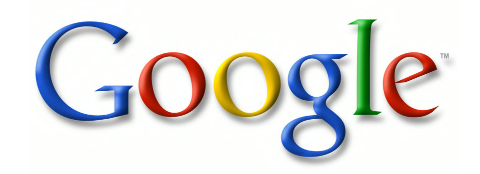


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

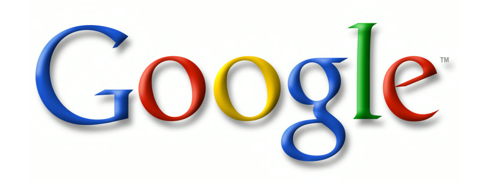
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




6000054210l





LES CÉSARS

ET

LES NAPOLÉONS

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

LES CÉSARS

ET

LES NAPOLÉONS

PAR

M. AMÉDÉE DE CESENA



PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

LIBRAIRIE HISTORIQUE, DIPLOMATIQUE ET POLITIQUE

M DCCC LVI

237. a. 55.


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

INTRODUCTION

I

Les temps nouveaux expliquent les temps anciens; à leur tour les temps anciens éclairent les temps nouveaux. Au caractère qu'ont eu ceux-là, on juge du caractère qu'auront ceux-ci.

Ainsi l'Empire Français fait comprendre l'Empire Romain; de son côté, l'Empire Romain fait deviner l'Empire Français : le rôle et la destinée de l'un prédisent le rôle et la destinée de l'autre.

Les Napoléons, en effet, sont le vivant commentaire des Césars, de même que les Césars sont l'histoire anticipée des Napoléons : la mission des premiers indique la mission des seconds.

II

Telle est la pensée de cette étude que je fais pour qu'elle serve d'enseignement : aux hommes

du Présent, en leur signalant le but où ils doivent tendre; aux hommes du Passé, en leur apprenant à remercier la Providence de leur avoir donné un Pouvoir qui les protége; aux hommes de l'Avenir, en leur inspirant la patience et le courage, avec l'espoir et la foi.

Ce livre, je l'écris librement et spontanément, face à face avec ma conscience; et je le publie librement et spontanément, n'ayant envisagé que mon devoir, n'ayant consulté que ma conviction, sans même me demander s'il doit plaire ou déplaire.

Je vois les uns rêver la restauration de la Monarchie; je vois les autres poursuivre le fantôme de la République. Ma raison me dit que les uns et les autres se laissent prendre à de trompeuses perspectives, funestes mirages de l'esprit de parti, les poussant vers des abîmes qui de loin leur apparaissent comme des oasis; je répète ce que me dit ma raison.

A ceux enfin qui, croyant à la durée de l'Empire Français, sans l'aimer, faute de le comprendre, n'entrevoient que la tyrannie, le matérialisme et la corruption de l'Empire Romain, je viens rappeler que tout ce qui fut grand dans l'ère des Césars tenait à l'œuvre providentielle dont ils n'étaient que les ouvriers; tandis que tout ce qui

fut odieux dans la vie, dans la politique et dans le caractère de ces maîtres du Monde, vint de leur époque.

Dans l'état actuel de la Civilisation, la Dynastie des Napoléons pourrait nous rendre plusieurs Augustes; elle ne pourrait pas nous donner un seul Néron.

III

Les Napoléons seront meilleurs que les Césars, parce que les chrétiens sont meilleurs que les païens; l'Empire Français vaudra mieux que l'Empire Romain, parce que les hommes d'aujourd'hui valent mieux que les hommes d'autrefois : car il n'est pas vrai que l'Humanité tourne éternellement dans le même cercle.

Aveugles ceux qui prétendent que, dans ses évolutions diverses et ses transformations successives, la Civilisation, oscillant sans cesse dans ce cercle de fer, va perpétuellement de son point de départ à son point d'arrivée, pour revenir de son point d'arrivée à son point de départ, à travers des phases alternatives d'ombre et

de lumière, de grandeur et de décadence, qui se reproduisent, identiquement pareilles, à des époques et dans des contrées différentes.

Le Progrès est la loi de l'Humanité, qui du jour où elle a existé sur la terre pour penser et sentir, pour aimer et pour croire, n'a pas cessé, une seule seconde, de marcher quelque part, vers la Perfection, par le travail et par la douleur, par la prière et par la foi : il n'est pas une Religion nouvelle, enfantant une nouvelle Société, qui n'ait été, dans le temps et dans l'espace, un pas de plus vers cette Perfection, clef future du triple mystère de la Création, de Dieu et de l'Éternité.

IV

Sans doute on voit naître, briller et mourir, dans l'histoire du Monde, les Religions et les Sociétés; car de même que les individus ont une enfance, une maturité, une vieillesse, elles ont un commencement, un apogée, une fin : c'est la commune destinée de tout ce qui est humain, de tout ce qui est terrestre.

Si vaste que soit la place qu'on occupe dans l'Immensité, si longue que soit la durée qu'on ait dans l'Éternité; grand ou petit, humble ou superbe, faible ou fort, être ou chose, un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut retourner de la lumière à l'ombre, de la vie au néant : la mort couche tout dans la nuit de la tombe, et il en est des empires et des cèdres ce qu'il en est de la fleur qui ne s'épanouit, à peine éclose, que pour s'étioler.

Mais, de ce que toutes les Religions et toutes les Sociétés subissant le sort universel de ce qui est périssable et borné, traversent, de leur origine à leur déclin, des phases analogues qui sont comme les grandes étapes de leur existence, il ne s'ensuit pas que toutes refassent sur la Terre la même route et la même œuvre. Chacune d'elles, rayon plus lumineux et plus agrandi de la Civilisation, dont elle étend les limites, rapproche d'un degré de plus l'Humanité de la Perfection. C'est l'arc-en-ciel, avec ses cercles éblouissants, dont le nombre augmente, de minute en minute : ce sont toujours des cercles; mais plus ils se multiplient, et plus vivement ils se colorent, plus rapidement ils s'élargissent.

V

Ainsi sont les races prédestinées dont la Providence fait, à chacune des grandes phases de la vie de l'Humanité, les visibles instruments du Progrès : il existe à la fois entre elles une merveilleuse ressemblance matérielle, qui est l'effet de la similitude de leur mission, et une profonde dissemblance morale, qui est le fait de la différence de leur époque. Ainsi sont les Césars et les Napoléons que Dieu a suscités pour l'accomplissement de ses desseins, à dix-huit siècles d'intervalle, en leur assignant, dans des temps analogues, le même rôle au sein du même Monde.

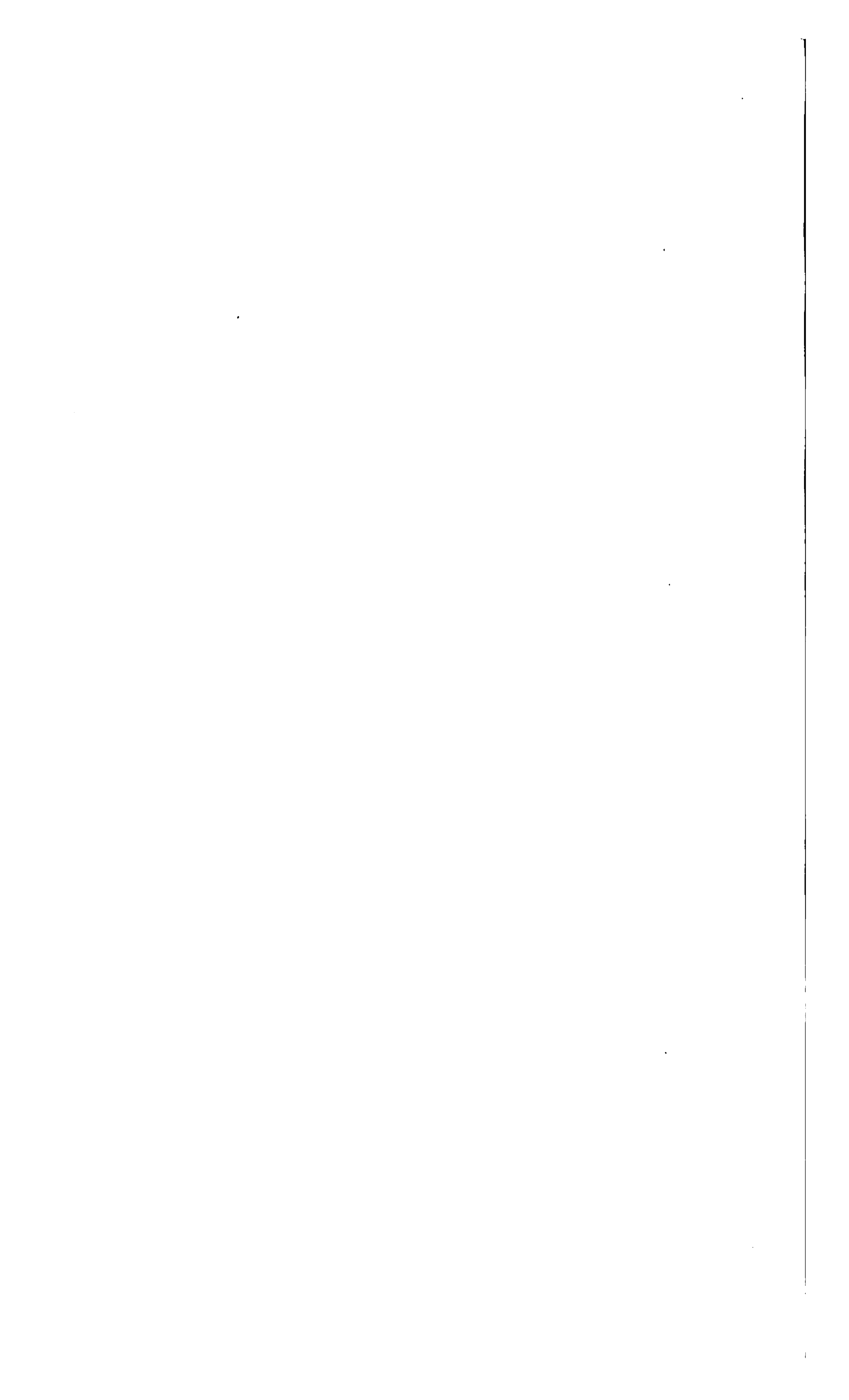
Il y a, entre l'Empire Romain et l'Empire Français, une telle identité de faits, qu'on croira un jour, en lisant leurs annales, à une erreur ou à un mensonge de l'histoire, se répétant à son insu ou se copiant à dessein. Mais de l'œuvre des Césars à l'œuvre des Napoléons, il y a toute la distance qui existe entre la Société antique et la Société moderne, entre le Paganisme et le

Christianisme, entre la Civilisation Romaine et la Civilisation Française : l'abîme qui sépare ces deux Sociétés, ces deux Civilisations, sépare également l'ère Césarienne et l'ère Napoléonienne.





LA RÉPUBLIQUE ROMAINE



I

Au temps de Sylla, de Marius et de Pompée, c'était déjà une République étrange que la République Romaine. Devenue par la conquête, par la victoire, par l'épée, la souveraine des peuples civilisés, la maîtresse des nations connues, elle était alternativement la proie de deux grandes factions aussi vieilles que l'Humanité : la faction des Riches et la faction des Pauvres.

Les Riches voulaient garder, en accroissant; les Pauvres voulaient acquérir, en prenant : voilà tout le secret de ces terribles dissensions qui ont constamment semé dans Rome l'épouvante et l'agitation ; voilà tout le mystère de ces effroyables luttes qui ont ensanglanté l'Italie et déchiré le Monde.

Dans cette Société, pleine de passions effrénées et d'insatiables désirs, engloutissant tout, comme les flots rapides et fangeux d'un torrent débordé, toutes les bouches qui prononçaient le

mot de Liberté mentaient; celles qui le grimaçaient en haut, comme celles qui le vociféraient en bas. On ne l'acclamait, en bas, que pour conquérir la Richesse, source de toutes les jouissances; en haut, que pour conserver le Pouvoir, fondement de toutes les fortunes.

La Liberté, fatale chimère de rêveurs ou d'insensés, quand elle n'est pas un mot d'ordre d'ambitieux et d'intrigants; la Liberté, songe irréalisable comme le Bonheur, ces deux visions du Ciel que chacun porterait en soi sur la Terre, si chacun savait vivre, sans désir et sans passion, également en paix avec sa conscience, avec Dieu et avec son prochain; la Liberté, qu'invoquaient encore, dans leur superbe orgueil, au seuil même de l'Empire, marchant déjà sur les talons de la République, Brutus l'assassin et Caton le suicidé, a-t-elle jamais été la base des Institutions Romaines?

. . . .

II

Dès l'origine, qu'avait fondé, dans la cité de Romulus, le consulat de Brutus? La liberté de

tous ? Non : la domination de quelques-uns. Et qu'avait prétendu, dans sa sauvage justice, ce père dénaturé, quand il noya la dernière espérance de la Royauté morte dans le sang de son fils révolté? Affranchir un peuple? Non : fonder une Aristocratie.

Idée grande et forte, d'où est sortie une grande et forte nation. Cette idée explique le stoïcisme de Brutus, dont on ne comprendrait pas la monstrueuse immolation, si on ne sentait pas qu'il a sacrifié la chair de sa chair, le sang de son sang à cette farouche ambition, à cet implacable orgueil de patricien, qui a créé dans le Monde un sentiment de l'honneur et du devoir particulier aux familles que les droits héréditaires de la Naissance ont faites privilégiées.

Dans l'action de Brutus, il y a l'inspiration de l'esprit de caste et de l'esprit de corps; il y a une passion : c'est ce qui le lave du soupçon de démence ou d'imbécillité qui eût entaché sa mémoire, s'il eût sincèrement tué son fils pour un mot, et quel mot? le plus vain de tous, celui de Liberté. Il l'a tué par fanatisme de race; on ne peut l'accuser que de cruauté.

III

Ainsi, ce que les Institutions de la République inaugurée par Brutus avaient créé ou plutôt développé et protégé, ce n'était pas la Liberté, mais le Patriciat, dont le berceau se confondait avec le berceau de la Monarchie établie par Romulus.

En effet, après avoir fait au Roi la part du lion en lui réservant toutes les prérogatives de la Souveraineté, qui comprenaient alors le Pontificat suprême, de sorte qu'au spirituel comme au temporel il était le chef de la Nation, le fondateur de Rome trouva le secret des distinctions sociales même dans le ramas de bandits qu'il appelait son peuple.

Après avoir partagé ce peuple d'aventuriers, qui portait dans ses flancs les destinées du Monde, en Tribus, divisées elles-mêmes en Curies, subdivisées à leur tour en Centuries, à une époque postérieure, il découvrit je ne sais quel signe et quel degré d'illustration parmi cette foule de brigands

attachés à sa fortune. Il décida qu'ils éliraient, à la majorité des suffrages, cent chefs de familles privilégiées, patriciennes et sénatoriales, auxquelles seraient exclusivement réservées toutes les grandes charges de l'État : civiles, militaires et religieuses.

La Plèbe avait donc participé par ses votes à la création du Patriciat. Mais cette séparation de la population Romaine en deux classes de citoyens de fortunes diverses, quoique de commune origine, une fois établie, elle devint inexorable autant qu'infranchissable. Afin de la perpétuer, à tout jamais, le Patriciat s'interdit même toute alliance de famille avec la Plèbe : il s'attribua jusqu'au monopole du droit de mariage, par ce motif monstrueux que la filiation des races sénatoriales était la seule dont il fût nécessaire, à raison des priviléges et des biens héréditaires qui s'y trouvaient attachés, de constater, avec certitude, l'authenticité, à l'aide de liens légitimes consacrés par des formalités légales.

Le Patriciat, auquel la Plèbe ne pouvait plus aspirer, n'eut donc pas seulement toutes les prérogatives du Rang, de la Naissance et du Pouvoir; il eut aussi tous les avantages de la fortune. Dans ce temps et dans cette Société où tout tra-

vail industriel et manuel, professionnel et intellectuel, lot des Esclaves, était, à raison de son caractère servile, en mépris souverain même parmi les citoyens pauvres, mais libres, le commerce unique c'était l'usure, l'unique richesse c'était le sol.

Or, le sol et l'argent se trouvaient entre les mains du Patriciat, qui, déjà possesseur privilégié de la terre romaine, s'emparait encore, par force ou par ruse, de ce qu'on appelait la terre publique ou la terre conquise, que cependant la loi défendait d'aliéner et qu'elle ordonnait d'affermer à la Plèbe, au profit de l'État, pour une modique redevance, afin qu'elle fût une ressource à la fois pour le Trésor et pour le Pauvre.

IV

La transformation de la Monarchie en République laissa debout, dans toute sa force, cette aristocratique organisation de la Société Romaine. Seulement les familles patriciennes, dont le nombre fut porté, dès l'origine, à trois

cents, par l'adjonction de deux cents familles nouvelles que Brutus choisit parmi les plus influentes d'entre les familles plébéiennes, héritèrent de toutes les attributions de la Souveraineté qui avaient appartenu à Romulus. Le Patriciat n'avait tué la Royauté que pour s'en partager les dépouilles.

Déshéritée de puissance et de richesse ; dédaignant, dans son orgueilleuse et indigente oisiveté, la fière indépendance du travail, la Plèbe resta condamnée à son obscurité perpétuelle et à sa perpétuelle pauvreté. Elle élisait les magistrats de la Cité et elle votait les lois de la République ; mais elle n'avait ni famille ni patrimoine. Elle assistait, dans l'enceinte du Forum, aux délibérations politiques, et les orateurs du Sénat lui parlaient du haut de la Tribune aux harangues ; mais elle ne vivait que d'aumônes avouées ou de bienfaits déguisés. Plèbe insensée qui pourtant se disait et se croyait libre, parce que, possédant le droit illusoire de suffrage, elle intervenait, en apparence, dans les affaires de l'État, comme si la véritable servitude n'était pas celle de la misère.

V

Mais la Plèbe subit toujours, sans jamais l'accepter, cet inégal partage et cette dure oppression que la force des choses et la marche des siècles devaient détruire. Ce fut en vain que les Institutions républicaines ou, pour parler plus exactement, les Institutions aristocratiques dont Brutus avait doté la cité de Romulus, agrandirent et fortifièrent l'ombrageuse et tyrannique domination du Patriciat, longtemps seul riche, seul honoré, seul puissant. Cette domination ne conserva son caractère et son prestige, pendant plusieurs âges, qu'au prix d'une lutte perpétuelle : lutte terrible, implacable, sanglante, sans cesse apaisée et sans cesse renaissante, qui a fait au Peuple-Roi une existence nationale aussi dramatique qu'agitée, une vie publique aussi sombre que turbulente. Chaque page de sa magnifique et glorieuse histoire est une page de victoires et de conquêtes, au dehors ; au dedans, une page de révoltes et de crimes.

Pendant que, de l'Orient à l'Occident, les batailles succèdent aux batailles, les triomphes aux triomphes; pendant que d'invincibles légions, promenant, à travers les contrées les plus inconnues et sur les plus lointains rivages, leurs aigles victorieuses, révèlent à l'Afrique, à l'Asie, à l'Europe le nom d'une ville ignorée, qui s'appelle Rome, que font les citoyens de cette ville, dont la grandeur confond l'imagination des hommes et dont la force épouvante les peuples de la Terre? Ils sacrifient tour à tour à tous les excès de la démagogie et à toutes les démences du despotisme, à toutes les audaces de la révolte et à toutes les hontes de la servitude, à toutes les hypocrisies de l'ambition et à toutes les colères de la populace, à tous les emportements de l'orgueil et à toutes les cruautés de la vengeance.

VI

La Plèbe aux mille bras sans tête avait d'abord conquis le Tribunat, qui fut l'âme, la pensée, la vie de ses soulèvements. C'était déjà la

Plèbe organisée s'élevant en face du Patriciat ébréché. Cependant c'était toujours la vieille Plèbe et le vieux Patriciat de l'ancienne Rome : la Plèbe sans démarcation et le Patriciat sans alliage, rachetant son orgueil, sa tyrannie et sa rapacité, par son courage, son patriotisme et son austérité.

Mais, dans les derniers temps de la République, tout avait bien changé. Ce n'était pas seulement l'esprit des antiques Institutions qui s'était perdu avec les vieilles mœurs des anciens jours, s'effaçant de plus en plus devant les conquêtes croissantes et continues de la Plèbe, qui, introduite enfin par la brèche du mariage dans la citadelle du Patriciat, avait successivement arraché au Sénat la moitié de toutes les prérogatives de la Souveraineté et de toutes les charges de l'État.

C'était surtout la Société qui, en s'accroissant, en s'éclairant, en s'étendant, s'était transformée, dénaturée, mêlée à ce point qu'elle n'était plus qu'un étrange amalgame de parvenus anciens ou nouveaux : Plébéiens d'autrefois que leur fortune avait faits influents, et que leur influence avait faits Nobles; Plébéiens de la veille que leur habileté avait faits riches, et que leur argent avait

faits Chevaliers; Plébéiens du jour, qui, marchant dans le chemin des Nobles et des Chevaliers, les coudoyaient déjà, tout près de se faire leurs égaux; Plébéiens de vieille souche, attachés au carcan du Prolétariat par la misère, comme les Affranchis de fraîche date, vrais Plébéiens ceux-là, car ils étaient pauvres. Puis, au-dessus de ce chaos, on distinguait encore quelques vrais Patriciens qu'avaient respectés le flot qui emportait le Passé et la vague qui apportait l'Avenir, tandis que, dans les bas-fonds de ce pêle-mêle, où, en confondant toutes les origines, l'or avait assigné tous les rangs, on comptait, par milliers, les enfants perdus des races sénatoriales qui avaient ajouté à l'abaissement de leurs pères, dégradés par l'usure, l'avilissement de la débauche et la flétrissure de la banqueroute.

VII

Voici comment s'étaient produites cette transformation profonde et cette nouvelle physionomie de la Société Romaine. Quelque obstacle que les

lois et les mœurs apportassent à l'enrichissement d'une population dépouillée de priviléges et n'ayant ni industrie, ni commerce, ni travail qui la dédommageât de son exclusion de toute charge et de toute propriété, des familles plébéiennes s'étaient élevées cependant, qui, favorisées par la fortune, aidées par leur intelligence, excitées par leur ambition, formèrent dans leur ordre une sorte d'Aristocratie de fait.

Cette Aristocratie s'accrut encore de l'adjonction successive et croissante de familles étrangères, illustres par la Naissance et influentes par la Richesse, que le droit de la conquête avait faites vassales de la République et que le droit de cité rendait citoyennes de Rome. Les unes et les autres, en devenant la tête de la Plèbe, devinrent les rivales des familles patriciennes. Ce fut surtout dans l'intérêt de leur orgueilleuse ambition que le Forum fut si souvent agité par les déchaînements et les caprices de la Multitude qui, leur faisant la courte échelle, les rendit successivement nobles, sénatoriales et consulaires.

En effet, la nouvelle Noblesse entra bientôt avec l'ancien Patriciat en partage de tous les honneurs et de toutes les prérogatives qui avaient été longtemps le privilége exclusif des trois cents

familles que Brutus avait constituées en Aristocratie héréditaire : elle fournit des membres au Sénat et des Consuls à la République.

L'ancien Patriciat possédait la terre romaine, dont la propriété, légalement transmissible, s'était, de génération en génération, perpétuée dans son sein. Forte de ses richesses, la nouvelle Noblesse s'empara de la terre publique, en couvrant les enchères, chaque fois que de récentes conquêtes apportaient à l'État des domaines que la loi obligeait le Sénat à louer à bas prix, mais que l'usage autorisait le Censeur à adjuger au plus offrant.

C'était un vol fait à la Plèbe, qu'on écartait des adjudications par ce subterfuge, elle qui aurait dû trouver dans l'affermage de la terre publique un moyen d'existence et même une source de fortune. C'était aussi un vol fait à la République; car la tolérance des magistrats, née de leur vénalité, laissait de puissants adjudicataires possesseurs à perpétuité d'un sol dont le droit, écrit dans les Institutions Romaines, ne les faisait que fermiers à bail. Mais on se disait que les Riches seuls possédaient un troupeau d'Esclaves assez nombreux pour cultiver d'aussi vastes domaines.

VIII

La barrière des rangs, élevée par les droits de la Naissance, une fois abaissée par les priviléges de la Richesse, tout ce qui apportait avec soi la force de l'or devait tenter de la franchir, et tout ce qui s'était rapproché par la fortune de ces parvenus que l'argent avait faits Nobles devait essayer de s'en rapprocher également par l'influence et l'autorité. Ainsi se forma sur les talons de l'Oligarchie des temps nouveaux, substituée à l'Aristocratie des anciens temps, une classe intermédiaire qui n'était déjà plus la Plèbe, alors confinée dans l'impasse du Prolétariat, mais qui n'était pas encore la Noblesse : l'Ordre des Chevaliers.

La Chevalerie avait grandi en glanant là où la Noblesse avait moissonné. Celle-ci exploitait en grand; celle-là exploitait en petit. La seconde monopolisait le commandement des armées dans les riches provinces à mettre à contribution; la prise des Esclaves à utiliser ou à vendre; le com-

merce de l'argent, cet agiotage du temps; l'affermage de la terre publique à couvrir d'une surenchère. La première accaparait les places de finance et la ferme des impôts : emplois naguère misérables autant que dédaignés, devenus recherchés autant que lucratifs; concessions du temps, que des compagnies industrielles de l'époque mettaient en société.

L'Ordre des Chevaliers accaparait enfin le prêt sur hypothèque, ruine infaillible des possesseurs de la terre libre ou privée, qui, en devenant sa propriété, se transformait en immenses pâturages, moins coûteux et plus productifs que des champs cultivés; ce qui explique comment, dans les derniers jours de la République, le blé d'Italie ne suffisait déjà plus à la population de Rome.

Ainsi, des enrichis du jour; spéculateurs de second rang, trafiquants de bas étage, courtiers du Trésor, fermiers de l'État, prêteurs sur gages; exploitant tout ce que la Noblesse jugeait indigne de sa cupidité, dans ce qui était alors prétexte à négoce et matière à bénéfice; Tiers État de la Rome des Consuls : voilà ce qui constituait la Chevalerie, sorte de Bourgeoisie censitaire de l'époque; tenant son droit de sa fortune, prou-

vant ses revenus en guise de quartiers pour établir sa prérogative, et se reconnaissant enfin à un signe emblématique autant que caractéristique, à l'anneau d'or qui était sa décoration.

IX

Puis, au-dessous de la Chevalerie, il y avait cette foule d'indigents de tous les degrés, habitants de la ville ou de la campagne, sans capitaux à exploiter, sans Esclaves à vendre, sans terres à cultiver; population oisive, orgueilleuse, inflammable, turbulente, mobile; prompte à se passionner, non moins prompte à s'apaiser; facile à soulever, non moins facile à contenir; donnant aux distractions du spectacle les heures qu'elle ne consacrait pas aux discussions du Forum; accroupie dans son indolence, où la maintenaient des distributions accidentelles d'argent s'ajoutant à de fréquentes distributions de blé; se recrutant d'ailleurs en haut comme en bas : en haut, parmi les endettés, descendus de la fortune à la misère, sur l'échelle du

vice ; en bas, parmi les Affranchis, montés de la servitude à l'indépendance, par le chemin du travail.

Plus bas encore, il y avait les Esclaves qui n'étaient pas citoyens, qui n'étaient même pas des hommes ; les Esclaves, qui étaient quelque chose comme des bêtes de somme, heureux lorsque, daignant les employer aux travaux de la maison, le Maître les élevait jusqu'au rang d'animaux domestiques.

Ainsi, avant même que César apparaisse sur la scène du Monde, la Naissance est la servante de la Richesse. Un jour vient où cinquante noms seulement du vieux Patriciat, perdus dans la foule des noms de la jeune Noblesse, subsistent encore, vivants souvenirs de l'histoire, restés debout dans le Présent, pour marier l'Avenir au Passé. Alors l'esprit de la République de Brutus n'existait déjà plus ; car, depuis longtemps, elle s'était transformée d'Aristocratie en Oligarchie, et le perpétuel antagonisme des Patriciens et des Plébéiens était devenu l'implacable duel des Pauvres et des Riches.

X

Dans ce terrible duel, qui devait tacher de sang et de boue la dernière page des annales de la République, ces deux classes combattirent avec un égal acharnement, ayant à leur tête tantôt Marius, tantôt Sylla, tantôt Pompée, chefs de faction marchant tour à tour, selon qu'ils commandaient ou obéissaient dans Rome, avec le Patriciat ou avec la Plèbe : exemple renouvelé depuis dans nos luttes parlementaires par des hommes d'État que l'on a vus défendre, alternativement, selon qu'ils étaient assis au banc des Ministres ou au banc des Députés, les doctrines du Gouvernement ou les intérêts de l'Opposition.

Quel que fût le révolté, instruments et moyens de combat, tout se ressemblait. Représailles et résultats du triomphe, quel que fût le victorieux, tout se ressemblait encore. Qu'il s'appelât Marius, Sylla ou Pompée, le révolté promettait la dépouille des vaincus : maisons, terres, Esclaves et domaines, à tout ce qu'il pouvait recruter de

Nobles perdus de dettes et de débauches, de Chevaliers tombés dans la banqueroute et l'infamie, d'Affranchis façonnés au vice et au meurtre, de Légionnaires vivant de rapines et de violences, de Prolétaires voués à la misère et à la sédition. Qu'il se nommât Pompée, Sylla ou Marius, le victorieux payait sa dette aux Pauvres avec l'or des Riches; emprisonnant, proscrivant, massacrant pour confisquer; confisquant, pour acheter le Peuple, avec les jeux du cirque et les distributions de blé, et l'Armée avec des largesses d'argent et des partages de terres.

XI

Il y a quelque chose de vrai, dans la distinction que les historiens établissent entre les penchants de Marius, né dans la classe des Plébéiens, et les sentiments de Sylla, issu du sang des Patriciens; ils ont raison, lorsqu'ils voient dans chacun de ces deux chefs de faction, qui inaugurèrent dans Rome le régime des guerres civiles, cette Terreur de l'époque, imaginée par les Conventionnels du temps, la personnification vivante de l'une des

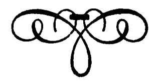
deux grandes divisions de la Société romaine : la Plèbe et le Patriciat.

En effet, le cœur de Marius inclinait vers la Plèbe, la Démocratie, le Prolétariat, comme le cœur de Sylla inclinait vers le Patriciat, l'Aristocratie, l'Oligarchie ; et quand ils régnaient, au nom de la République, devenue le masque d'une tyrannie qui changeait de nom sans changer de forme, les tendances de leur politique se ressentaient de la couleur de leurs idées. Marius favorisait le Prolétariat ; Sylla protégeait l'Oligarchie. Mais pour l'un comme pour l'autre la guerre civile était l'unique chemin de l'autorité dictatoriale, et, l'un comme l'autre, ils recrutaient également, dans ce chemin fangeux et sanglant, pour la même lutte, les mêmes soldats, dans la même Multitude : légions indisciplinées de pillards et d'égorgeurs, de paresseux et de débauchés, de banqueroutiers et de condamnés, où il y avait toujours une armée à l'encan pour tout chef de faction qui voulait et qui pouvait la prendre à sa solde.

XII

Avec un Patriciat sans prestige, tombé dans le discrédit; avec une Plèbe sans patriotisme, instruite de sa force; quand la cupidité, brochant sur l'orgueil et l'ambition, poussait les unes contre les autres, comme les vagues tumultueuses de l'Océan, dans une nuit de tempête, les différentes classes de la Société; alors que tout souvenir du droit s'étant perdu avec tout respect de la loi, la force seule tranchait tous les débats, en donnant tous les triomphes; dans un temps où, un Catilina pouvant aussi bien qu'un Pompée ramasser, dans la lie de la Nation, une bande d'aventuriers pour s'en faire une armée, les destinées de la République étaient livrées à la merci de l'audace et du hasard, que serait devenue la patrie de Brutus et de Caton, épuisée par le sanglant et long duel des Pauvres et des Riches, si ce duel se fût éternisé avec ses perpétuelles alternatives de victoires et de défaites, également fatales à la faction victorieuse comme à la faction vaincue?

A cette Société romaine qui, déchirant ses entrailles de ses propres mains, agonisait dans les convulsions de la guerre civile : pour la sauver de ses passions, de ses démences, de ses fureurs; pour la sauver d'elle-même enfin, il fallait un Pouvoir supérieur aux Patriciens comme aux Plébéiens, qui s'élevant à la fois au-dessus des uns comme des autres, les contînt et les préservât en les dominant; en un mot, il fallait un Maître.



LA MONARCHIE FRANÇAISE

I

A l'époque où la Révolution allait éclater sur la Société Française, comme un coup de foudre dans un ciel serein, cette Société était devenue, dans la décadence de la Monarchie, quelque chose d'analogue à ce qu'était la Société Romaine, au déclin de la République. Où était alors la grande et fière Noblesse des jours de la conquête et des âges de la Féodalité : véritable Aristocratie celle-là, plus orgueilleuse et plus puissante que le Suzerain dont elle était la vassale; Aristocratie héréditaire et privilégiée, qui tenant, ainsi que la Royauté, son droit et son rang de la grâce de Dieu, régnait sur les domaines, où elle vivait, à la cime des rochers, enfermée dans ses castels, comme l'aigle au fond de son aire? Elle avait disparu du sol que l'épée lui avait donné et que l'épée lui avait repris; reculant pied à pied, mais reculant toujours; anéantie et dépossédée par la Royauté sans cesse grandissante; par la Royauté,

âme de la France, génie de l'Unité, instrument de Progrès, levier d'affranchissement, ouvrière de la Civilisation, servante de l'Égalité : ce principe de l'Avenir, dont le Christianisme avait déposé le germe au sein de l'Humanité.

Qu'étaient devenus à leur tour ces preux de la Chrétienté, ces chevaliers de la croisade, ces gentilshommes de race, transition entre les grands vassaux dans la tombe et les grands seigneurs au berceau; batailleurs éternels, qui ne connaissaient d'autres arguments que ceux de la force et d'autres jugements que ceux de l'épée? Cette Aristocratie de la seconde heure avait disparu comme l'Aristocratie de la première heure; décimée par le Temps; moissonnée dans les combats; décapitée par le Bourreau; pluie de sang féconde qui, en fortifiant les rameaux encore faibles de la Monarchie, fertilisait l'engrais des gloires futures et des futures grandeurs de la France. De cette Aristocratie-là, quelques noms à peine restaient encore, noms égarés dans cette foule de courtisans qui formaient au milieu des splendeurs du château de Versailles la parure de la Royauté, comme des diamants qu'on aurait enchâssés dans un collier de strass.

II

La tête de la Noblesse d'alors, c'était la race des grands seigneurs; Noblesse de cour; Aristocratie de la troisième heure, éclose au souffle de la Monarchie et grandie à l'ombre de la Royauté; cliente du Pouvoir, qui était la source de ses priviléges comme de ses richesses; fausse Aristocratie celle-là; car ne relevant pas d'elle-même, relevant du Roi, et non de Dieu et de son épée, elle avait déjà perdu la puissance, puisqu'elle avait perdu l'indépendance.

Ce n'était là, du reste, que le premier degré de la Noblesse des derniers temps de la Monarchie Française aboutissant par des voies différentes au même terme que la République Romaine. Dans la patrie de Brutus, c'est l'Aristocratie qui avait tué la Royauté pour accaparer ses prérogatives; dans la patrie de Charlemagne, c'est la Royauté qui avait écrasé l'Aristocratie pour centraliser ses priviléges. Dans la première ce fut l'Aristocratie, et dans la seconde ce fut la Royauté, qui créa l'unité

du Pouvoir, en concentrant entre ses mains toutes les attributions de la Souveraineté.

III

A mesure que s'éteignait la race des grands vassaux; à mesure que disparaissait la race des vrais gentilshommes; à mesure enfin que s'amoindrissait la race des grands seigneurs, toutes filles de l'épée, naissait et grandissait la Noblesse de robe, créée par le Roi; Noblesse des parvenus du travail et du talent, fière d'être la fille de ses œuvres, mais n'ayant trouvé ses priviléges ni dans le berceau de la famille, ni dans la consécration de la conquête.

Dès les premiers pas que la France avait faits dans les sentiers du Monde, dans la vie de l'Humanité et dans l'histoire des peuples, le génie de l'Unité, qui est le signe distinctif de sa mission providentielle, l'avait poussée en avant dans les bras de la Royauté; et la Royauté, se dégageant peu à peu des liens de fer dont l'Aristocratie féodale l'étreignait, avait affranchi, de l'orgueilleuse et

tyrannique tutelle des grands vassaux, la population des villes : population libre, mais opprimée ; population d'artisans adonnés aux trafics du négoce ou de clercs voués à l'étude des sciences.

Protégée par ses franchises municipales et garantie par ses chartes communales, cette population, qui se servait de la Royauté pour s'émanciper, comme la Royauté se servait d'elle pour s'élever, s'enrichissait et s'éclairait chaque jour davantage. Une époque arriva enfin où les progrès de la Monarchie et le développement des lumières, en compliquant les ressorts du Gouvernement et les rouages de la Justice, nécessitèrent l'établissement de cours de comptes, de parlements de province, d'échevinages de villes et de cours des aides. Ce fut là le berceau de la Noblesse de robe; Noblesse d'intelligence et d'argent tout à la fois, tenant ses parchemins de charges vénales ou de fonctions honorifiques.

IV

Les familles dont l'illustration se perdait dans les origines de la Bourgeoisie et remontait à l'affranchissement des Communes, formèrent le noyau de cette nouvelle Noblesse, qui, se recrutant dans le Barreau et l'Université, vit, de règne en règne, ses rangs s'élargir et ses prérogatives s'étendre, en même temps qu'au-dessous d'elle se formait la Noblesse de finance, se recrutant dans le commerce et l'industrie, et achetant la terre qui créait son titre, après avoir acheté l'emploi qui avait créé sa fortune.

Avec ses parlementaires, ses fermiers généraux et ses échevins, la nouvelle Noblesse avait donc trois degrés, comme l'ancienne Noblesse avec ses féodaux, ses grands seigneurs et ses gentilshommes. Mais la nouvelle débordait l'ancienne, ou plutôt il n'y avait déjà plus qu'une Aristocratie d'alliage où la richesse commençait à l'emporter sur la Naissance : véritable Oligarchie que la puissance de l'or avait maintenue, quand elle ne

l'avait pas faite; prairie émaillée d'origines différentes et de dates diverses; fleuve aux mille affluents et aux mille sources roulant dans ses flots mêlés plus de paillettes que de perles; habit d'arlequin où les couleurs de la race amoindrie des grands seigneurs, effacées déjà par le temps, étaient quelquefois encore tachées par l'éclatante flétrissure d'une banqueroute immense, fruit des folles prodigalités de la débauche et du jeu.

V

Puis venait le Tiers État, composé de tout ce qui étant sorti des populations urbaines, émancipées par la Royauté, n'avait pu monter jusqu'à la Noblesse; le Tiers État avec ses barrières et ses vanités, douanes intérieures de la Bourgeoisie, parquant dans les corps de métiers les marchands, les manufacturiers et les fabricants, qui ne pouvaient pas plus frayer avec les professions libérales, les fonctions judiciaires et les magistratures municipales, que l'avocat et le procureur, le notaire et le médecin, le bailli et l'échevin avec la

Noblesse d'épée, de robe ou de finance; le Tiers État qui se renforçait dans les rangs du Peuple, d'où surgissaient les hommes nouveaux, enfantés par le travail, marié à l'intelligence et stimulé par l'ambition.

VI

Le Peuple, c'étaient surtout les travailleurs de l'agriculture, attachés au sol de père en fils, de siècle en siècle; race immobile, race immuable au milieu de la perpétuelle transformation des choses et de l'universelle mobilité des hommes : les Paysans.

C'étaient aussi les travailleurs de l'Industrie, émigrés volontaires des champs dans les villes; population nomade, allant et venant, au gré de ses caprices, de ses passions et de ses intérêts; population agglomérée, accourue de tous les points du royaume; mer de tempêtes dont les vagues s'élevaient ou s'abaissaient à tous les vents qui soufflaient à l'horizon; ciel orageux où des ouragans de hasard naissaient à l'improviste dans le calme des atmosphères les plus sereines, sans même que l'éclair annonçât la foudre; terre d'incendies, où

il y avait toujours une mèche cachée, brûlant à côté d'un baril de poudre ignoré : les Ouvriers.

VII

Ce monde de Prolétaires, affranchis par l'Évangile du collier de vasselage, mais rivés par la misère à la chaîne du travail, c'était la race des serfs que la conquête avait attachés aux services de la glèbe et du manoir, comme autrefois elle avait enchaîné la race des Esclaves aux servitudes du sol et de l'Atrium. Seulement, morte dans sa dégradation, la race des Esclaves s'était couchée dans le tombeau du Paganisme, ayant encore au pied le stigmate de son infamie.

Il n'en avait pas été de même de la race des serfs. Dès qu'il eut pénétré la Société féodale, l'esprit du Christianisme, plus fort que l'épée, avait relevé de leur avilissement ces parias de l'Humanité; et, en leur restituant leur dignité d'homme devant Dieu, il leur avait rendu leur dignité de citoyen devant la Loi.

VIII

Ainsi, à l'heure où la Constituante allait découronner la Royauté, comme pour faciliter la tâche de la Convention, qui devait la décapiter, quoiqu'il y eût encore, en droit, des priviléges de Naissance que les protégés du hasard trouvaient dans leur berceau ; quoiqu'il y eût des parias de la Loi que les barrières de l'inégalité arrêtaient sur le chemin de la fortune et de l'ambition ; en fait, il n'y avait plus de véritable Aristocratie, pas plus qu'il n'y avait de vraie Bourgeoisie, pas plus qu'il n'y avait de vrai Peuple : il n'y avait qu'une Oligarchie où entraient tous les Riches, parce qu'ils étaient riches, et un Prolétariat où restaient tous les Pauvres, parce qu'ils étaient pauvres.

Au fond de toutes les situations, on retrouvait la puissance de l'or; on devait reconnaître l'amour de l'or au fond de toutes les pensées. En voyant que l'or, pluie de Jupiter arrivant par la fenêtre jusque dans le boudoir de Danaé, pénétrait, par

toutes les issues, dans tous les sanctuaires, chacun se mit à vouloir de l'or. Plus instinctif que raisonné, ce sentiment des masses était encore inaperçu; mais il était le mobile secret et inavoué de toutes ses aspirations cachées comme de toutes ses manifestations ostensibles.

IX

Le Prolétaire se disait qu'en s'enrichissant, il deviendrait Bourgeois; le Bourgeois se disait que lorsqu'il aurait assez d'or pour acheter une charge, un emploi ou un domaine conférant la Noblesse, il trouverait cette charge, cette terre ou cet emploi.

Ce que le Prolétaire et le Bourgeois voulaient, c'était donc de l'or : ce dont ils ne voulaient pas, c'étaient des obstacles qui s'opposaient, murs infranchissables, à ce qu'ils eussent à la fortune les mêmes droits et les mêmes facilités que les classes privilégiées, constituées en une sorte d'Oligarchie, dont le Roi était le chef et dont la Royauté était la tête.

Au fond de tout ce bouillonnement de passions qui s'allumaient, d'esprits qui s'enflammaient et de cœurs qui s'aigrissaient, il y avait bien l'irritation de la vanité contre l'inégalité des conditions et des classes; mais ce qui s'y trouvait surtout, c'était l'âpre calcul de la cupidité, qui se révoltait contre l'inégalité des fortunes que cette inégalité des conditions et des classes aidait à perpétuer, en excluant tout ce qui n'était pas Noble du partage des bénéfices en même temps qu'elle exemptait tout ce qui était Noble du fardeau des charges.

Ce fut donc un peu par vanité, un peu par ambition, beaucoup par cupidité, que la Bourgeoisie ouvrit la carrière des Révolutions, se servant de la Liberté comme d'une enseigne, et du Peuple comme d'un instrument; mais ne visant, comme but, dans sa lutte contre le Pouvoir, qu'à obtenir l'égalité des Bourgeois et des Nobles devant la Royauté.

X

Le Peuple voulait davantage ; il aspirait à l'égalité des Pauvres et des Riches devant le Juge

comme devant la Justice, devant le Souverain comme devant la Loi. Instruit par la Bourgeoisie, qui lui avait enseigné la sédition, il entra pour son propre compte en lutte avec l'Oligarchie. A peine achevée par la Constituante au profit de la Bourgeoisie, la Révolution fut recommencée par la Législative au nom du Peuple.

Révolution terrible et sanglante celle-là ; Révolution qui nivela les fortunes aussi bien que les rangs avec le couteau de la guillotine, et qui devait produire Babeuf, ce Catilina du monde moderne, comme Catilina avait été le Babeuf du monde antique; Révolution qui plongea dans un effroyable chaos, pour en faire sortir la Démocratie, la Société Française, prise, non de la fureur de la Liberté, mais de la rage de l'Égalité; Révolution enfin qui ne voulait déraciner du sol la Royauté, en tuant le Roi, que pour en arracher l'Oligarchie, arbre dont les rameaux avaient grandi aux rayons du soleil de la Monarchie.

XI

Ce n'était plus la querelle de la Bourgeoisie et de la Noblesse, bataillant à la Tribune pour des honneurs, des priviléges et des préséances : classes également favorisées par la fortune, ne songeant, l'une qu'à accroître et l'autre qu'à conserver ses avantages ; c'était l'épouvantable lutte des Pauvres et des Riches combattant, face à face, dans un duel à mort, pour les biens et les joies de ce Monde.

La Convention était venue, et, avec la Convention, le Comité de Salut Public, proscripteur et bourreau non moins tyrannique et non moins sanguinaire que Marius et Sylla, hommes de guerre et d'épée, dont Robespierre et Marat, hommes de plume et de tribune, surpassèrent la cruauté.

Il y eut, en effet, entre l'agonie de la République Romaine et l'agonie de la Monarchie Française, cette différence que dans Rome, la Dictature, fille des factions militaires et des guerres civiles,

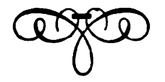
fut toujours aux mains d'un soldat, et que dans Paris, la Terreur, fille des partis parlementaires et des insurrections populaires, ne fut jamais qu'aux mains d'une assemblée d'avocats, de journalistes et d'idéologues.

Mais aux deux époques et pour les deux nations il y eut un résultat identique : le nivellement de la Société, qui, au sortir des jours de crise, dans Paris comme dans Rome, se trouva être devenue, de puissante et vaste Oligarchie qu'elle était, une immense et indestructible Démocratie, où il n'y eut plus d'autre classification que celle des fortunes.

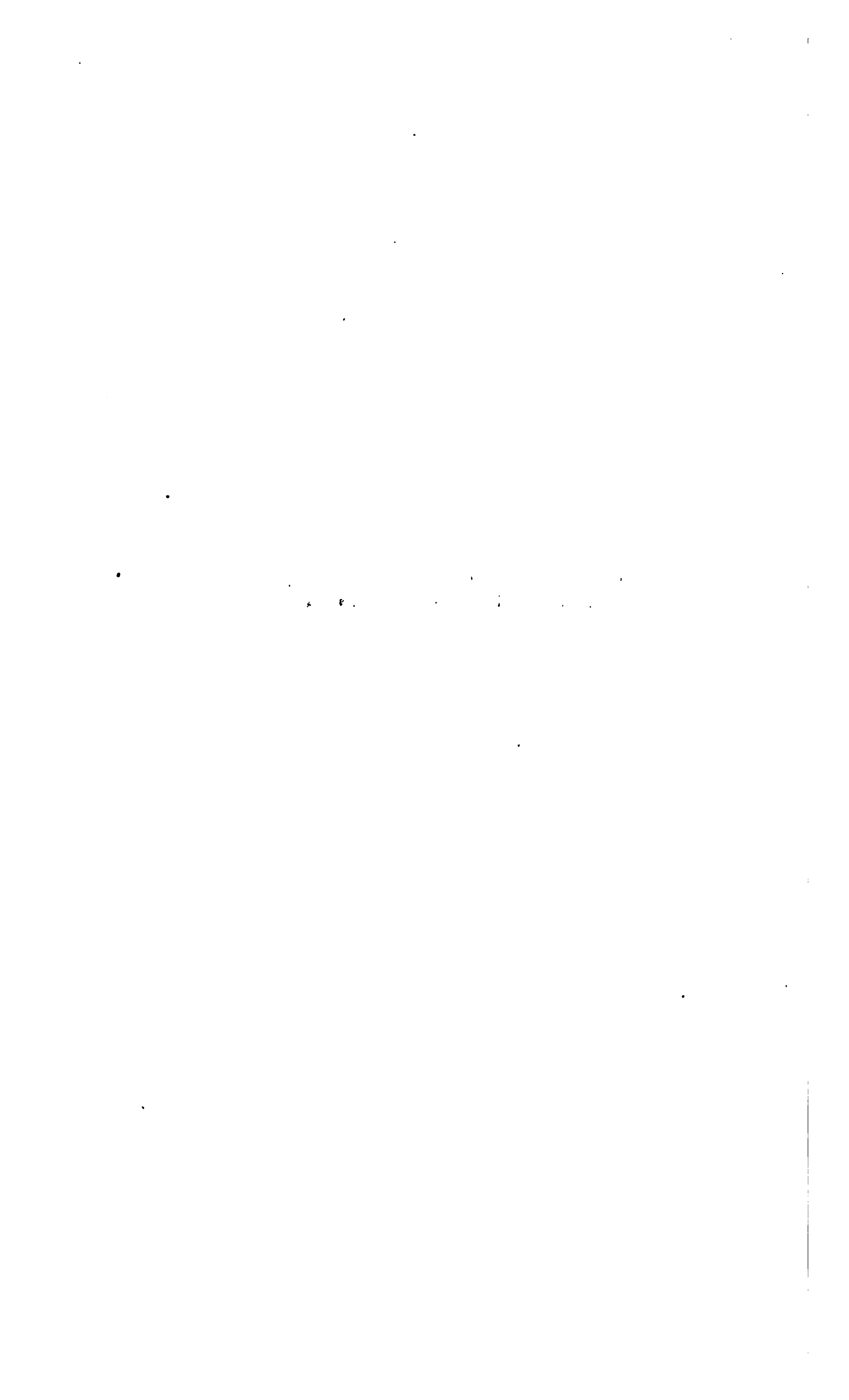
XII

Que serait devenue la Société Française, se dégradant et se corrompant sous l'autorité avilie du Directoire, comme la Société Romaine sous la domination vénale de Pompée, si une volonté de fer n'eût fait ployer tous les fronts sous un sceptre glorieux et fort, pétrissant dans la main du Pouvoir, comme dans un moule de bronze, la Nation

démocratisée pour lui donner sa forme nouvelle : la forme de sa pensée, de son principe et de son génie? La lutte des Pauvres et des Riches se serait perpétuée, sous des formes diverses et successives, toujours plus énervante, plus sanguinaire, plus effroyable, jusqu'à l'heure de la destruction; car, machine de Gouvernement usée par le temps, la Monarchie d'Henri IV et de Louis XIV ne pouvait plus remorquer la Société Française sur la voie du Progrès : à cette Société aussi, comme à la Société Romaine, il fallait un Maître.



CÉSAR ET NAPOLÉON Ier



I

Ainsi la Monarchie Française devait aboutir, comme la République Romaine, par le chemin sanglant des guerres de factions et des révolutions de partis, à la Dictature; et, à l'une comme à l'autre, le salut de la patrie et la raison d'État devaient donner un Maître qui vînt substituer le Pouvoir d'un seul à la Tyrannie de la Multitude : à Rome, ce fut César; en France, ce fut Napoléon Ier.

Géants de l'Humanité que la Providence semble avoir coulés dans le même moule, tellement ils se ressemblent par l'éclat de leur gloire, la puissance de leur génie, la nature de leur rôle et la grandeur de leur domination; tous deux profonds politiques, savants législateurs, guerriers illustres, administrateurs habiles, venus également, dans des jours de tourmente et de révolution, pour clore une ère ancienne et pour ouvrir une ère nouvelle dans l'histoire de leur patrie;

servant ainsi de lien dans le Présent, entre le Passé agonisant et l'Avenir naissant; sortes de colonnes d'Hercule de deux magnifiques Civilisations que la main de Dieu même a placées aux confins de deux Mondes splendides, comme pour marquer deux solennelles étapes du Progrès : César et Napoléon Ier n'ont d'analogues qu'eux-mêmes. Dans aucune langue, dans aucune contrée, dans aucune époque, ils n'ont eu ni modèle ni copie.

II

Alexandre ne fut que la personnification du vieil esprit des antiques Monarchies de l'Orient avec leur origine sacerdotale et leur caractère aristocratique, de même que Charlemagne ne fut que la personnification du nouvel esprit des jeunes Monarchies de l'Occident, avec leur caractère féodal et leur origine militaire.

Si l'un a précédé, l'autre a suivi l'Évangile; mais celui-ci pas plus que celui-là cependant ne soupçonna que du vaste et fragile Empire qu'il avait fondé avec des territoires conquis et des

nationalités subjuguées, il ne naîtrait ni une Civilisation ni une Société, parce qu'à cet Empire aux pieds d'argile, il manquait une pensée génératrice et fertilisante.

Ce n'est pas que les éblouissements de la gloire et les ivresses de la puissance, qui donnent si souvent le vertige aux cœurs les plus fermes et aux âmes les mieux trempées, aient aveuglé ni l'intelligence d'Alexandre, ni l'intelligence de Charlemagne. Si ces deux conquérants fameux ont limité d'eux-mêmes la durée de leur œuvre, qui fut celle de la force, à la durée de leur vie; si, bornant leur ambition au triomphe de l'épée, ils n'ont pas cherché les victoires de la pensée, ce ne fut ni le tort de leur caractère ni l'erreur de leur esprit.

Tout en labourant les nations avec le tranchant du glaive, Alexandre et Charlemagne, aussi bien que César et Napoléon Ier, auraient semé dans les sillons de l'Humanité, si Dieu leur en eût donné la mission, la graine d'une idée pour qu'elle y fît germer un Monde.

Mais les temps n'étaient pas venus; à l'époque d'Alexandre, ils n'étaient pas venus pour le sentiment de la Fraternité, dernière heure des Castes; à l'époque de Charlemagne, ils n'étaient pas venus

pour le principe de l'Égalité, première heure des Démocraties.

III

César apparut au monde antique alors que le sentiment de la Fraternité, précurseur de l'Évangile, s'emparant de la Société Romaine, appelait un bras énergique et fort pour fonder une Civilisation dont ce sentiment fût la source.

Napoléon Ier apparut, à son tour, au monde moderne alors que le principe de l'Égalité, réalisation de l'Évangile, dominant la Société Française, appelait également un bras énergique et fort pour fonder une Civilisation dont ce principe fût la base.

En effet, dans César et dans Napoléon Ier, quand on les compare l'un à l'autre, ce qui frappe, même avant leur gloire, avant leur génie, avant leur puissance, c'est cette éclatante et visible analogie de leur mission.

Mais si tous deux naquirent à la vie et régnèrent sur le Monde, afin de réaliser, instruments providentiels des secrets desseins de Dieu, la même

idée, il y eut cependant entre eux cette différence que l'œuvre du second a constitué sur l'œuvre du premier un progrès immense.

Dans l'ère des Jules, la pensée de la Fraternité n'est encore qu'instinctive et indéterminée; elle n'exerce encore qu'une action incomplète, et ne prend qu'une place restreinte dans l'Ordre Social, puisqu'elle laisse en dehors d'elle tout un monde d'Esclaves; d'ailleurs elle ne se dégage que vaguement de cet Ordre Social où elle existe, moins à titre de droit institué qu'à titre de fait réalisé.

Dans l'ère des Bonapartes, la pensée de l'Égalité devient précise autant que réfléchie; et de même que l'idée de Dieu réunit tous les fidèles, elle réunit, elle aussi, tous les citoyens; il n'y a plus un homme, si obscur, si pauvre qu'il soit, qui reste en dehors d'elle; le fait d'ailleurs est devenu droit. Institutions, lois, mœurs : l'Ordre Social tout entier repose sur cette pensée.

Le grain est devenu gerbe; la fleur est devenue fruit; l'étincelle est devenue foyer; le rayon est devenu soleil.

IV

On retrouve dans la fabuleuse destinée de ces deux hommes extraordinaires la même analogie que dans la mission sublime qu'ils ont remplie. Plus on regarde de près ces deux colossales figures de l'histoire, plus la ressemblance des traits caractéristiques de leur physionomie apparaît aux regards émerveillés du philosophe, qui médite sur les grandes vicissitudes de l'Humanité : cette ressemblance tient du prodige.

Même étendue d'intelligence, même grandeur d'âme; même esprit de domination; même amour de la renommée; même force de caractère; même hauteur d'ambition; et aussi, bien qu'avec une diversité d'événements qui fut le résultat de la diversité des situations, des mœurs et des temps; au début, même aspérité de chemin; puis, même rapidité dans l'élévation; même éclat dans le triomphe; enfin, même soudaineté dans la chute.

Quand César, bravant la Loi de la République

Romaine, en franchissant le Rubicon, se mit dans l'inexorable nécessité de vaincre, placé qu'il était entre la proscription ou la Dictature, il revenait de la Gaule, où une aventureuse et lointaine expédition l'avait conduit, par calcul de chef de faction, autant que par entraînement d'homme de guerre : il en revenait victorieux, paré de la brillante et poétique auréole d'un triomphateur qui arrive de contrées inconnues.

Quand Napoléon Ier, renversant la Constitution de la République Française, en chassant le Directoire, se mit, lui aussi, dans l'inflexible nécessité de triompher, placé qu'il était entre la mort et la couronne, il revenait de l'Égypte, où une expédition, également aventureuse et lointaine, l'avait conduit, par prévision de chef de parti, autant au moins que par ambition d'homme d'épée : il en revenait vainqueur, tout rayonnant de l'éclat des victoires et du prestige des conquêtes, avec un nom glorieux, un cœur vaillant, une âme sereine et une volonté forte.

Seulement, Napoléon Ier n'eut qu'à se montrer, et le Directoire tomba en quelques heures : Révolution militaire qui n'exigea qu'un seul jour et un seul combat; car, derrière ce Gouvernement méprisé, il n'y avait pas d'armée; il n'y avait que les

avocats et des fournisseurs que la vue des baïonnettes devait aisément disperser.

Il n'en avait pas été de même de cette autre Révolution militaire que César avait accomplie; derrière le Sénat, il y avait Pompée; autour de Pompée, il y avait une armée. Dans cette lutte, on combattait, général contre général, soldat contre soldat, légion contre légion; avant d'être une Révolution, ce fut une guerre.

Déjà maître de l'Italie, César n'était encore sûr de rien; il fallut la bataille de Pharsale, où des Romains lui donnèrent la victoire contre des Romains; il fallut la mort de Pompée, dernier drapeau de la République, pour que sa Dictature fût la première phase de l'Empire.

V

Toutefois, la forme seule diffère; le fond est pareil; le résultat devient identique; la Providence avait assigné, à César et à Napoléon Ier, une mission analogue : celle de mélanger les peuples,

de propager les idées, de rapprocher les hommes et de fusionner les intérêts.

Ainsi, ce que César a fait par une guerre civile, Napoléon Ier le fera par une guerre nationale. Le Monde est asservi à la domination de Rome ; César n'a pas à le combattre ; mais, maître de Rome, il ne sera le maître des Romains que lorsque le Patriciat qui émigre, tout armé, dans le camp de Pompée, se résignant à sa Dictature, lui aura fait sa soumission.

Ce camp de Pompée, il est partout : tantôt en Europe, tantôt en Asie, tantôt en Afrique ; les Romains de la faction du Patriciat s'y mêlent à des nations entières, alliées ou vassales de Rome.

César promènera donc son armée sur tous les champs de bataille de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie, et dans cette armée où se parlent toutes les langues et où se portent tous les costumes, lui aussi mêlera aux Romains du parti de la Plèbe, des nations entières, également alliées ou vassales de Rome.

Que ce soit pour ou contre César, le Monde entier combat, et dans cette guerre, qui n'est cependant qu'une guerre civile, tous les peuples s'entre-choquent, et, en s'entre-choquant, apprennent à se connaître et à se confondre : guerre gigantes-

que d'ailleurs, où le fondateur de l'Empire Romain sembla avoir dérobé à la tombe d'Alexandre, avec le secret des rapides victoires, le puissant génie des batailles.

VI

Ainsi de Napoléon Ier : héritier de la République, il trouva, dans l'inventaire du Directoire, le legs d'une guerre européenne, legs qu'il accepta, parce que les événements que Dieu avait conduits au gré de ses secrets desseins avaient fait de cette guerre, originairement politique, une guerre nationale.

Au fond, cette lutte colossale de quinze années, qui mit sur pied des armées d'un million d'hommes, dont le choc ébranla jusque dans ses fondements la vieille Europe, qu'était-elle, sinon, une vraie guerre civile, non plus entre deux factions se disputant le Gouvernement d'un peuple, mais entre deux idées se disputant l'empire du Monde?

Sous une forme différente, celle d'une guerre de conquêtes où des nations combattaient contre d'autres nations pour des questions de territoire,

la lutte de Napoléon Ier contre l'Europe fut en réalité la lutte renouvelée de César contre Pompée, la lutte des intérêts aristocratiques contre les intérêts démocratiques : elle cachait, sous l'éclat des victoires de la force et des triomphes de l'épée, une question de principe.

La France était alors, comme Rome autrefois, le cerveau de l'Humanité. Mais les idées de Progrès jaillissant de ce cerveau comme des éclairs de Civilisation, qui pouvait s'en aller, les semant dans les intelligences et les cœurs, à travers toutes les contrées de la vieille Europe? Un soldat; car l'épée était encore l'unique soc pour creuser dans le sol des antiques Monarchies les sillons où devait germer l'esprit des Sociétés modernes : l'esprit d'Égalité.

Telle a été l'œuvre féconde de Napoléon Ier avec ses guerres immenses, qui seraient dans notre temps un désastre, mais qui, à cette époque, furent un bienfait; guerres civilisatrices qui, en abaissant les douanes de la pensée, ont tracé du Nord au Midi et de l'Orient à l'Occident les routes du Progrès; guerres providentielles qui, en mêlant les hommes aux hommes, ont mêlé aussi les idées aux idées; guerres phénoménales qui, en attestant le génie d'un souverain, en faisant la gloire

d'un règne, en fondant la puissance d'une Dynastie, ont eu encore un résultat plus universel et plus grand : celui de préparer l'affranchissement de l'Europe et le triomphe de la Démocratie.

VII

César et Napoléon Ier s'éloignent dans le moyen plus encore que dans la forme.

César triomphant et victorieux, César Dictateur, César Empereur est l'homme de l'ordre, de la justice, de la morale ; alors devenu chef de l'État, il pratique ces impérissables maximes et ces éternelles doctrines de Gouvernement, qui sont de tous les temps comme de tous les pays.

A l'exemple de Marius, de Sylla et de Pompée, César paye bien sa dette au Peuple et à l'Armée, avec des libations et des festins, des spectacles et des fêtes, des distributions d'argent et de blé, des terres et des troupeaux, des maisons et des esclaves ; car il sent déjà que si l'Empereur doit trouver des flatteurs parmi les Chevaliers, et des courtisans parmi les Patriciens, l'Empire ne peut trou-

ver de soutiens que parmi les Légionnaires et de partisans que parmi les Plébéiens. Mais là, toutefois, s'arrêtent ses souvenirs de chef de faction ; il oublie la vengeance, il oublie la haine; il déchire les listes de proscription; il respecte la vie des vaincus; il rêve la réconciliation des partis, comme Napoléon I[er] devait la rêver, à de longs siècles d'intervalle; enfin, dans son respect des lois de la probité et des droits de la propriété, il trompe l'espérance des débiteurs qui avaient cru à l'abolition des dettes.

Aussi, cette foule d'aventuriers que l'attente du pillage, déguisé sous la forme de confiscation, avait conduits, la veille, dans son camp, César les retrouvera le lendemain dans le camp de Pompée, où les pousse leur rage de proscription, surexcitée par les poursuites de leurs créanciers : éternels perturbateurs du repos public; pourvoyeurs naturels de l'armée du mal ; fauteurs perpétuels de guerre civile, qui ne désertent si souvent que parce qu'ils vont toujours au drapeau de la révolte, comme au seul abri qui les protége contre l'action des lois.

Ainsi, César et Napoléon I[er], créateurs d'un Ordre Social nouveau, qui repose, en France comme à Rome, sur le principe d'Égalité, ont

également, une fois maîtres du Pouvoir, une double lutte à soutenir : au dehors, ils combattent en soldats l'esprit aristocratique se défendant avec l'énergie du désespoir pour garder une domination qui lui échappe; au dedans, ils contiennent, en politiques, l'esprit démagogique, esprit destructeur de tout ordre et de toute Société, s'attaquant avec l'audace du crime au droit même de propriété pour voler la Richesse qu'il convoite.

VIII

Mais César aspirant à la Dictature; César, homme de Révolution avant d'être homme de Gouvernement, s'est fait des partisans avec l'or, fruit de ses rapines et de ses concussions.

César Triumvir s'est enrichi de la dépouille des peuples, du butin des villes et du prix des royaumes; il a tout vendu, tout mis à l'encan, tout : jusqu'à la ferme des impôts de l'État.

Devenu le Crésus de la République, César a tout acheté comme il avait tout vendu : des Sénateurs, des Tribuns, des Consuls, des Cités,

des Provinces, des Peuples, des Légions; il a fait de son armée un lieu de refuge pour une foule d'aventuriers qu'il nourrit, de soldats qu'il soudoie, d'intrigants qu'il flatte; débauchés, pillards, vagabonds, condamnés, incendiaires, meurtriers : il accueille tout avec le même sourire; magnifique dans ses largesses, plus prodigue encore dans ses promesses.

César enfin a engagé la lutte en démagogue.

Il n'en fut point ainsi de Napoléon Ier, qui combattit comme il triompha, et qui triompha comme il gouverna, en honnête homme; ayant derrière lui les vœux du parti tout entier de l'ordre, de la justice et de la morale, même dans la minute de Révolution qui a précédé et qui a fait ses quinze années de règne.

IX

Dès leurs premiers pas dans les sentiers de la gloire et de la domination, César et Napoléon Ier avaient fixé, comme dernier terme de leur ambition, cette investiture du Pouvoir qui fut le but

suprême de toutes leurs actions et de toutes leurs paroles.

Mais, dirigés dans leur conduite par le même sentiment de prudence et le même instinct d'habileté, au lieu de s'élancer d'un seul bond et par une route directe vers les sommets de la Souveraineté, ils n'y montèrent que par des degrés divers et des voies lentes, en se frayant, par des chemins détournés, un passage sûr jusqu'à ces sommets où aspirait leur immuable volonté.

Dans cette marche ascendante, César et Napoléon Ier, bien qu'avec des moyens différents et des formes diverses, suivirent exactement la même tactique. Toutefois, il y eut entre eux cette différence que la Dictature de Napoléon Ier, avec ses attributions exactement définies par la Constitution Française, fut une autorité plus régulièrement organisée que la Dictature de César, avec ses attributions vaguement délimitées par l'Institution Romaine.

Quand Napoléon Ier fut Empereur, il y eut aussitôt un Empire Français de fait et de nom aussi bien que de droit. César mourut Empereur, et l'Empire Romain était encore légalement à naître. Sans doute il existait de fait, mais il n'existait ni de droit ni de nom.

X

Cette dissemblance vient de ce qu'au dedans comme au dehors la situation était dissemblable, ou plutôt de ce qu'elle était au rebours l'une de l'autre.

Dans le monde antique, au temps de César, au dehors l'Unité s'était faite. Cette Unité, c'est Rome qui l'avait fondée, avec l'épée, par la victoire et par la conquête, en soumettant tous les peuples à sa Souveraineté : Unité matérielle, œuvre de la force, qui devait préparer le terrain de l'Unité morale, œuvre de la pensée.

Là était le but providentiel de cette Unité de domination ; elle fut l'ouvrière déblayant le sol de toutes les ronces et de toutes les broussailles qui le rendaient inaccessible aux rayons de l'intelligence, afin que partout pût resplendir librement et rapidement, dans tout l'éclat de son épanouissement, la Civilisation Romaine, alors la plus haute expression des progrès de l'Humanité dans les voies de la Perfection.

Ainsi, maître de Rome, César devenait le maître du Monde; mais, pour devenir le maître de Rome, il y avait à créer au dedans cette même unité de domination que des conquêtes et des victoires successives avaient établie au dehors; il y avait enfin à concentrer dans une seule main toutes les attributions de la Souveraineté, éparpillées, de longue date, entre des Pouvoirs divisés, ombrageux et rivaux.

Cette Unité de Souveraineté à laquelle la Société Romaine n'avait jamais été façonnée, voilà quelle était la conquête que devait tenter César, conquête lente autant que dangereuse, à laquelle il fallait travailler sourdement, de peur d'effaroucher une Société qui avait grandi et vécu dans une autre atmosphère. Il ne pouvait réussir qu'en refaisant, pièce à pièce, cette Unité contraire aux intérêts aristocratiques autant qu'aux mœurs publiques.

C'est ce qui explique le règne de César, absolu dans son autorité comme dans sa volonté, maître souverain de l'État, et qui cependant, Empereur sans Empire, fut toujours un fait, jamais un droit.

XI

La Société Française avait d'autres instincts et d'autres habitudes : c'est la Monarchie qui avait fait son éducation, ses sentiments, ses mœurs, son caractère; elle était fille du génie de l'Unité.

Napoléon I[er] n'eut donc rien à créer ; il n'eut qu'à reconstruire, sur d'autres bases, avec d'autres formes et sous d'autres noms, la Souveraineté, en la personnifiant, comme autrefois, dans un seul homme, et en l'instituant, comme toujours, dans une même race.

Et cependant le règne de Napoléon I[er], comme le règne de César, devait avoir un dénoûment terrible : seulement, la catastrophe qui a terminé le premier vint du dehors, tandis que le crime qui a terminé le second était venu du dedans.

Cette variété dans la physionomie de deux événements, analogues par le résultat, a sa source dans la dissemblance même des deux situations et des deux époques.

Les difficultés de l'œuvre de César étaient au dedans; c'est sous les coups d'une faction qu'il succomba brusquement, arrêté dans sa mission de fondateur de Dynastie et de législateur de Nation par le poignard d'un assassin, qui brisa dans la main du vainqueur de Pompée la plume prête à écrire un Code, monument de paix et de Civilisation; car César avait eu la même pensée que Napoléon Ier. Lui aussi avait rêvé, pour la Société nouvelle dont il jetait les bases, une nouvelle législation, perfectionnement de principes surannés et de coutumes confuses, d'où la justice n'était pas moins absente que la méthode.

Mais à Napoléon Ier seul devait être réservée la gloire de laisser cet impérissable monument de son génie, ineffaçable trace de son règne, fondement indestructible de l'Égalité. L'assassinat de César empêcha l'exécution d'un dessein dont l'accomplissement eût mis le sceau à sa renommée.

XII

Les difficultés de l'œuvre de Napoléon Ier étaient au dehors : c'est par l'étranger qu'il succomba ; ce qui fit que la France, étant associée à sa chute, puisqu'elle succombait avec lui sous les mêmes coups du sort, la Nation porta le deuil de l'Empire en portant le deuil de la Patrie.

La défaite de Napoléon Ier était aussi la défaite du Pays; car il ne tombait pas, comme César, devant une faction triomphante, mais devant l'ennemi victorieux. Cette défaite eut dans le cœur de la France un long retentissement de douleur ; et, dans ce cœur souffrant et blessé, elle laissa un profond sentiment de colère et de désespoir, de haine et de vengeance, qui devait un jour éclater en tempêtes populaires.

L'ouragan des Révolutions déracinant de nouveau par deux fois, en moins de vingt années, l'arbre de la Royauté, ne fut pas seulement la révolte victorieuse de l'esprit démocratique contre l'esprit aristocratique ou oligarchique ; ce fut aussi

la foudroyante explosion du sentiment national contre la vieille Europe, choisissant pour victimes expiatoires ceux-là mêmes qui avaient été les bénéficiaires couronnés et qui étaient restés les vivants souvenirs du triomphe de la Coalition.

Le sentiment de la Nationalité a donc fortifié le sentiment de l'Égalité dans la lutte souterraine des idées nouvelles contre la Monarchie aristocratique des Bourbons de la branche aînée et la Monarchie oligarchique des Bourbons de la branche cadette : les deux révolutions de 1830 et de 1848, tout à la fois représailles de la France et conquêtes de la Démocratie, ont donc été, au dehors, comme au dedans, la double revanche de l'Empire contre la Royauté des Capétiens et contre l'Europe des Rois.

XIII

Ainsi la puissance de César et la puissance de Napoléon Ier ont eu la même éclipse; mais cette éclipse, qui ne s'est pas produite sous la même

forme aux deux époques, n'a pas davantage enveloppé ces deux figures de la même ombre.

Une incommensurable distance sépare, dans l'esprit du philosophe comme dans l'imagination du poëte, la chute de Napoléon Ier de la mort de César.

Triste fin que cette mort de César, tué par des orgueilleux qui acceptaient sa domination sous le nom d'Empereur, parce qu'aucune idée de durée ne s'attachant encore à ce nom nouveau, sans caractère déterminé, chacun d'eux se flattait secrètement d'exercer à son tour cette même domination; mais qui s'irritaient à la pensée de lui voir usurper le titre de Roi, parce que ce titre leur semblait destiné à perpétuer la Dictature dans une même race.

Ces Sénateurs se faisant assassins à la façon de vulgaires brigands qui, postés à l'entrée d'un bois, attendent le voyageur au passage le plus obscur de la route pour l'attaquer à l'improviste et le frapper par derrière; ce sang de César, couché par terre au milieu de la bande de ses meurtriers, qui suivent les progrès de son agonie avec la joie d'une meute de chiens attroupés autour d'un sanglier tombé sous le plomb des chasseurs : tout cela dépoétise et rapetisse sin-

gulièrement la victime. C'est une fin sans prestige et sans grandeur, dont le souvenir n'évoque d'autre sentiment que l'horreur du crime.

Combien j'aime mieux le douloureux et sublime martyre de Napoléon Ier, vaincu des champs de bataille où si souvent la victoire l'a fait maître de l'Europe et, prisonnier des Rois qu'il a si longtemps écrasés du poids de sa force et de l'éclat de sa puissance !

XIV

En effet, quel spectacle émouvant et grandiose que celui de Napoléon Ier, errant, solitaire et rêveur sur ce rocher d'exil, où il languit dans la double fièvre de la vaine activité de sa pensée et de l'inaction forcée de sa vie; comme un aigle dont on a coupé les ailes, mais qui de ses regards de feu fixe toujours le soleil; ou comme un lion dont on a rogné les ongles, mais qui des flots de sa crinière inonde encore l'espace !

La vie de Napoléon Ier a été plus belle que la vie de César, dont la mémoire reste entachée de

soupçons infamants et d'accusations flétrissantes; ses commencements aussi ont été plus purs; sa fin devait être plus noble.

César, fatigué de l'existence et courant presque volontairement au devant des poignards qu'il sait déjà levés sur sa poitrine, c'est le païen qui se suicide. Napoléon Ier, devenant à Sainte-Hélène l'exemple le plus éclatant de l'instabilité des fortunes de la Terre, c'est le chrétien qui se résigne, priant, le front incliné sous la main de Dieu, avant d'exhaler son âme dans un dernier soupir que le vent des tempêtes mêle à l'éternel mugissement des vagues de l'Océan.

La destinée de Napoléon Ier est plus complète que la destinée de César; car la grandeur de sa chute achève la grandeur de son élévation. L'homme survivant à l'Empereur, c'est le dernier trait de cette physionomie colossale que la poésie de l'infortune, mêlée au prestige de la gloire, rend unique dans l'histoire universelle du Monde : de lui seulement on peut dire que c'est surtout en tombant qu'il est monté si haut dans l'imagination des peuples.

XV

Mais c'est en vain que les événements sont dissemblables; l'analogie reparaît, rayonnante comme la clarté du jour et saisissante comme la ressemblance d'un portrait, dès qu'on regarde la physionomie des choses et le caractère des époques.

Au temps de César et de Napoléon Ier, ce fut le même esprit; l'esprit de l'Empire qui devait être l'esprit de toute une Société et de toute une Civilisation, en même temps qu'il fondait un Pouvoir en harmonie avec cette Société et cette Civilisation nouvelles.

Le Pouvoir Impérial, en effet, c'est tout autre chose que le Pouvoir Royal, de même que l'Esprit Impérial est une tout autre chose que l'Esprit Royal : jamais rien de pareil à ce pouvoir de l'Empereur et à cet esprit de l'Empire ne s'était vu avant César et ne devait se revoir avant Napoléon Ier.

On avait connu des despotes régnant sur des

royaumes où des castes diverses souffraient diversement de la tyrannie du Monarque. On avait connu des États où les Rois, adorés comme la vivante image de Dieu, voyaient le Peuple prosterné à leurs pieds, trembler au son de leur voix ou à l'éclair de leur regard.

Mais la Royauté n'inspirait alors autour d'elle tant de respect et de terreur que parce que, aux yeux de la Multitude, dont la crédulité, fille de la foi, faisait sa force, elle était entourée d'une sainte auréole.

D'ailleurs, dans les Monarchies de ce temps, Monarchies aristocratiques ou oligarchiques, il y avait bien une famille dans laquelle les attributions de la Souveraineté étaient héréditaires, et dans cette famille un homme qui, absorbant toutes ces attributions avec tout ce qu'elles pouvaient donner d'autorité, devenait, par cela seul qu'il était le Roi, la source de toutes les faveurs et le but de tous les regards.

Mais, à côté de cette famille, il y avait d'autres familles privilégiées tenant aussi leurs prerogatives des droits de la Naissance, et d'autres hommes puissants dans l'État par l'influence du rang et l'éclat du nom, qui formaient les rayons du Pouvoir; échelons intermédiaires, reliant de

proche en proche, de la base au sommet, le Peuple à la Royauté par une succession de degrés hiérarchiquement étagés : on eût dit une pyramide dont le Roi était l'aiguille.

XVI

Ce qu'on n'avait jamais vu, c'était l'Autocratie d'un homme s'élevant seul, à une distance infinie, au-dessus de tous les citoyens, comme un sommet qui s'élèverait seul, à une hauteur incommensurable, au-dessus de toutes les vallées.

Ainsi fut César : sous le niveau de son Pouvoir, tout s'égalisa, comme au rayonnement de sa gloire, tout s'effaça. Jusqu'alors, il y avait eu à Rome des influences dominatrices, de puissantes individualités, des initiatives respectées, des forces prépondérantes, qui agissaient dans la République sur la marche générale des affaires de l'État.

Avec César, il n'en fut plus de même. César n'était pas seulement au-dessus de tout : César était seul. Autour de César, il n'y avait rien, ni

personne; à côté de sa renommée, point de renommée; à côté de sa popularité, point de popularité; à côté de sa personnalité, point de personnalité; plus d'autre force, d'autre volonté, d'autre initiative que son initiative, sa force et sa volonté.

Tout descendait de César; à César tout remontait; dans l'Empire enfin, il y avait César, rien que César, encore César, toujours César. Il en devait être ainsi; car César, c'était le Peuple Romain tout entier, personnifié dans un homme, avec toute sa puissance, toute sa grandeur, toute sa majesté.

Napoléon Ier fut ce qu'avait été César; ainsi le veut l'esprit de l'Empire qui fait le pouvoir de l'Empereur.

XVII

Là est le secret de cette haine passionnée dont quelques hommes d'intelligence et d'imagination, grands par leur renommée d'orateurs, d'écrivains ou de poëtes, ont poursuivi la gloire de César et le génie de Napoléon Ier.

Cette absorbante personnalité d'Empereur dont l'ombrageux Pouvoir ne laissait de place à aucune influence, même à l'ombre de son soleil, devait irriter bien des orgueils et froisser bien des ambitions, justement dans cette sphère exceptionnelle où la supériorité du talent semble légitimer la prétention d'occuper l'attention du Monde et d'exercer une autorité dans l'État.

Si César n'eût pas tout contenu et tout écrasé, Cicéron peut-être aurait eu à Rome, par le prestige de sa parole et la fascination de son esprit, le premier rôle. Si les discussions du Sénat et les luttes du Forum eussent permis aux individualités de grandir, à la faveur des agitations de la Patrie et de la guerre des factions, peut-être est-ce autour du nom de ce Prince de l'Éloquence que les clairons de la Popularité auraient sonné leurs plus éclatantes fanfares, et que se serait fait le plus de ce bruit qui plaît tant à la nature ardente, impressionnable et mobile des lettrés !

Si Napoléon I[er] n'eût pas tout dominé et tout maintenu, Chateaubriand, qui devait avoir son heure de puissance comme il avait eu son heure de gloire, aurait peut-être été l'homme de son temps le plus enivré de regards, d'admirations et d'hommages. Répété par tous les échos de la

Renommée, son nom aurait été peut-être le nom le plus retentissant du siècle, le plus bruyamment acclamé par ses contemporains, le plus influent dans les affaires publiques, le premier enfin dans l'attention de la France, émerveillée de la magnificence du style et de la splendeur d'imagination de ce Prince de la Littérature.

XVIII

Ainsi s'explique la tristesse de Cicéron, gémissant sur les ruines de la République, tandis que de tous les carrefours de Rome s'élèvent des millions de voix qui acclament César avec enthousiasme.

Ainsi s'explique, à son tour, la colère de Chateaubriand, blasphémant les grandeurs de l'Empire, tandis que de tous les coins de Paris, d'autres millions de voix s'élèvent également en chœur pour acclamer Napoléon Ier avec la même ivresse.

Singulier phénomène que cette violente hostilité de quelques esprits éminents, qui se produit au temps de Napoléon Ier comme au temps de César, et qui, prenant sa source dans les replis les

plus secrets du cœur humain, essaye en vain de couvrir, de quelques clameurs perdues dans les universelles acclamations de la foule, l'immense popularité des deux plus grands noms de l'histoire.

Il y a dans ce phénomène un profond enseignement; car il est le flambeau qui éclaire cette question de la Liberté et de l'Égalité, tant controversée et si dénaturée par les Oligarques de toutes les époques et de tous les pays.

XIX

Derrière Cicéron et derrière Chateaubriand, il y avait une phalange de mécontents qui aspiraient, au temps de Napoléon Ier ainsi qu'au temps de César, à la chute de l'Empire, parce qu'ils aspiraient à ce régime de discussion qu'on appelle la Liberté : régime favorable aux influences individuelles et aux ambitions privées que regrettaient ou que désiraient les hommes exercés au maniement de la plume ou de la parole.

Pourquoi ce désir ou ce regret dans le cœur de ces hommes, plus avides de pouvoir que de re-

nommée, et qui veulent moins exploiter la supériorité de leur talent dans une pensée de gloire que dans un but d'ambition? Parce que le régime de discussion est celui qui fraye les voies les plus larges et les plus rapides à l'écrivain et à l'orateur, qui ambitionnent l'honneur d'exercer sur les affaires publiques une action quelconque.

En effet, ce régime vivant des luttes de la Tribune et de la Presse, l'orateur et l'écrivain ont, l'un dans sa parole et l'autre dans sa plume, un précieux instrument d'élévation; car alors les questions de Gouvernement se décident dans des joutes de style et d'éloquence, et la plume, comme la parole, peut conduire celui qui se sert de l'une ou de l'autre avec habileté aux postes les plus élevés de l'État.

La vanité, d'ailleurs, aussi bien que l'ambition, trouve son compte à ces joutes retentissantes auxquelles assiste un public brillant et passionné, qui, se complaisant dans ces tournois fiévreux de la Politique, est toujours prêt à couvrir le triomphateur de ses applaudissements frénétiques.

XX

Tout ce bruit, toute cette agitation; cet enivrement d'un Pouvoir, qui est d'autant plus envié qu'il est plus réel, et d'autant plus réel qu'il est plus indépendant; cet orgueil d'être dans l'État, par la seule puissance de son talent et de sa popularité, une influence qui, puisant sa force dans la force de l'opinion, existe en dehors de la volonté du Souverain : voilà ce qui séduit et ce qui fascine les esprits amoureux du régime de discussion; régime orageux qui ne promet à tous la Liberté que pour donner à quelques-uns la Domination; régime fatalement aristocratique ou oligarchique, selon qu'il prend sa base dans les prérogatives de la Naissance ou les priviléges de la Richesse.

Mais c'est là justement qu'est l'irrémédiable incompatibilité de ce régime avec l'Esprit Impérial comme avec le Pouvoir Impérial; car le Pouvoir Impérial, comme l'Esprit Impérial, c'est l'Autocratie dans toute sa plénitude; l'Autocratie,

forme naturelle d'un Gouvernement dont l'Egalité est le principe; l'Autocratie, régime franchement démocratique, faisant tous les citoyens vraiment égaux, en supprimant les influences de toute origine et de toute nature; l'Autocratie, représentation fidèle et sincère de l'Universalité des citoyens; l'Autocratie, enfin, vivante image de la Nation incarnée dans un homme.

La puissance et la volonté de cet homme sont la puissance et la volonté de la Nation; c'est là ce qui fait la force du Pouvoir Impérial et la vitalité de l'Esprit Impérial; c'est là enfin ce qui fait le caractère de l'Empire. Expression de la Démocratie, le Gouvernement de César et de Napoléon I[er] fut donc ombrageux, exclusif et absorbant, parce qu'il est dans la nature de la Démocratie d'être absorbante, exclusive et ombrageuse.

Un tel Gouvernement ne pouvait pas favoriser le régime de discussion qui crée nécessairement des influences indépendantes et des initiatives personnelles avec lesquelles doit compter le chef de l'État dans la conduite des affaires publiques; il ne pouvait pas se concilier avec la Liberté politique, qu'il ne faut pas confondre avec les vraies Libertés, qui toutes sont contenues dans l'Égalité.

XXI

Et cependant c'est à ce Gouvernement que la Rome de César et la France de Napoléon Ier donnèrent leurs sympathies les plus ardentes et leurs dévouements les plus sincères, leurs enthousiasmes les plus exaltés et leurs admirations les plus vives; c'est pour ce Gouvernement que la Multitude a gardé ses plus éclatantes manifestations et ses respects les plus profonds.

D'où vient que cette même Multitude qui, acceptant le mot de Liberté pour mot d'ordre, se ruait, dans les jours de Révolution, contre les Aristocrates de Rome et les Royalistes de France, s'est identifiée avec tant de fougue et de spontanéité avec ces deux destructeurs du régime de discussion : César et Napoléon Ier ?

Cela vient de ce que le Peuple est instinctivement l'ennemi de la Liberté, qui est d'essence aristocratique, autant qu'il est l'ami de l'Égalité, qui est d'essence démocratique.

Qu'importe, en effet, aux millions de travail-

vailleurs répandus dans les cités et les campagnes, où ils n'ont d'autre souci que de conquérir avec le produit de leur labeur la nourriture de leur famille et le repos de leur vieillesse, le vain droit de critiquer les actes et les agents du Pouvoir? Là où ce droit ne sera pas la prérogative des hommes de naissance, il sera infailliblement le privilége des hommes de fortune; car, pour en user, il faut le loisir que donne la Richesse avec l'ambition qui absorbe l'intelligence.

La Liberté politique est cependant tout entière dans ce droit, qui ne donne pas un morceau de bois à celui qui a froid, un morceau de pain à celui qui a faim, un morceau de drap à celui qui n'a que des haillons, un toit à celui qui n'a pas d'abri; dans ce droit qui ne donne rien, pas même l'espérance à la douleur et à la misère.

XXII

Ce que veut le Peuple, ce n'est pas la Liberté, qui ne lui promet rien, c'est l'Égalité, qui lui donne tout; l'Égalité qui ouvre à tous, même aux

plus pauvres et aux plus humbles, tous les chemins de la Richesse, en leur ouvrant toutes les voies de l'industrie; l'Égalité qui veut qu'il n'y ait pour tous qu'une seule loi et qu'une seule justice; l'Égalité qui fait que tous, ayant devant eux les mêmes routes ouvertes, disposent à leur gré de leur temps, de leur intelligence, de leur travail, de leur personne et de leur fortune, arrangeant leur avenir à leur gré et leur vie à leur guise.

La vraie Liberté, la voilà; c'est celle que César et Napoléon Ier donnèrent aux populations de leur Empire; celle qui faisait la légitimité de leur Pouvoir comme elle faisait la popularité de leur nom. Mais cette Liberté-là s'appelle de son nom véritable : l'Égalité.

L'Autocratie régnant en haut pour que l'Égalité régnât en bas : tel a été le Gouvernement de César et de Napoléon Ier, Gouvernement de démocratie et d'unité qui, à ces deux époques, fut, relativement, un progrès immense. En effet, sous le premier des Jules, il creusait le sillon où devait tomber la semence du Christianisme, et sous le premier des Bonaparte, il commençait la moisson des champs de l'Humanité, fécondés par dix-huit siècles d'une loi d'amour.

Je feuillette en vain les sublimes pages de l'Évangile, je n'y trouve pas un mot qui cache une pensée de Liberté. Mais à chaque ligne je vois écrit, en lettres de feu, le principe de l'Égalité : déguisé, sur la Terre, sous toutes les formules de la Charité, magnifique symbole de la fraternité des hommes; abrité dans le Ciel où Dieu pèse dans la même balance les forts et les faibles, les grands et les petits, les puissants et les humbles de ce Monde.

Aux yeux du Christ, la poussière de l'Esclave vaut la poussière de l'Empereur : voilà ce que la voix des Apôtres enseigne au Monde; mais cette voix ne bégaye même pas le mot de Liberté, et quand elle parle des Césars, c'est pour ordonner aux chrétiens de leur obéir. L'autorité, sauvegarde de l'Égalité, c'est tout le côté politique de l'Évangile.

XXIII

Né au sein de la Démocratie Romaine, le Christianisme devait donc produire la Démocratie Fran-

çaise; car la France est aujourd'hui ce que Rome a été autrefois, l'expression la plus complète et la plus élevée du degré de Civilisation auquel l'Humanité est parvenue.

La Démocratie Française devait ressusciter l'Esprit Impérial que la Démocratie Romaine avait créé : César et Napoléon Ier devaient se rencontrer, dans la même pensée, aux deux extrémités opposées de la première des périodes du Christianisme, l'un la précédant et l'autre la suivant, comme pour en marquer le commencement et la fin.

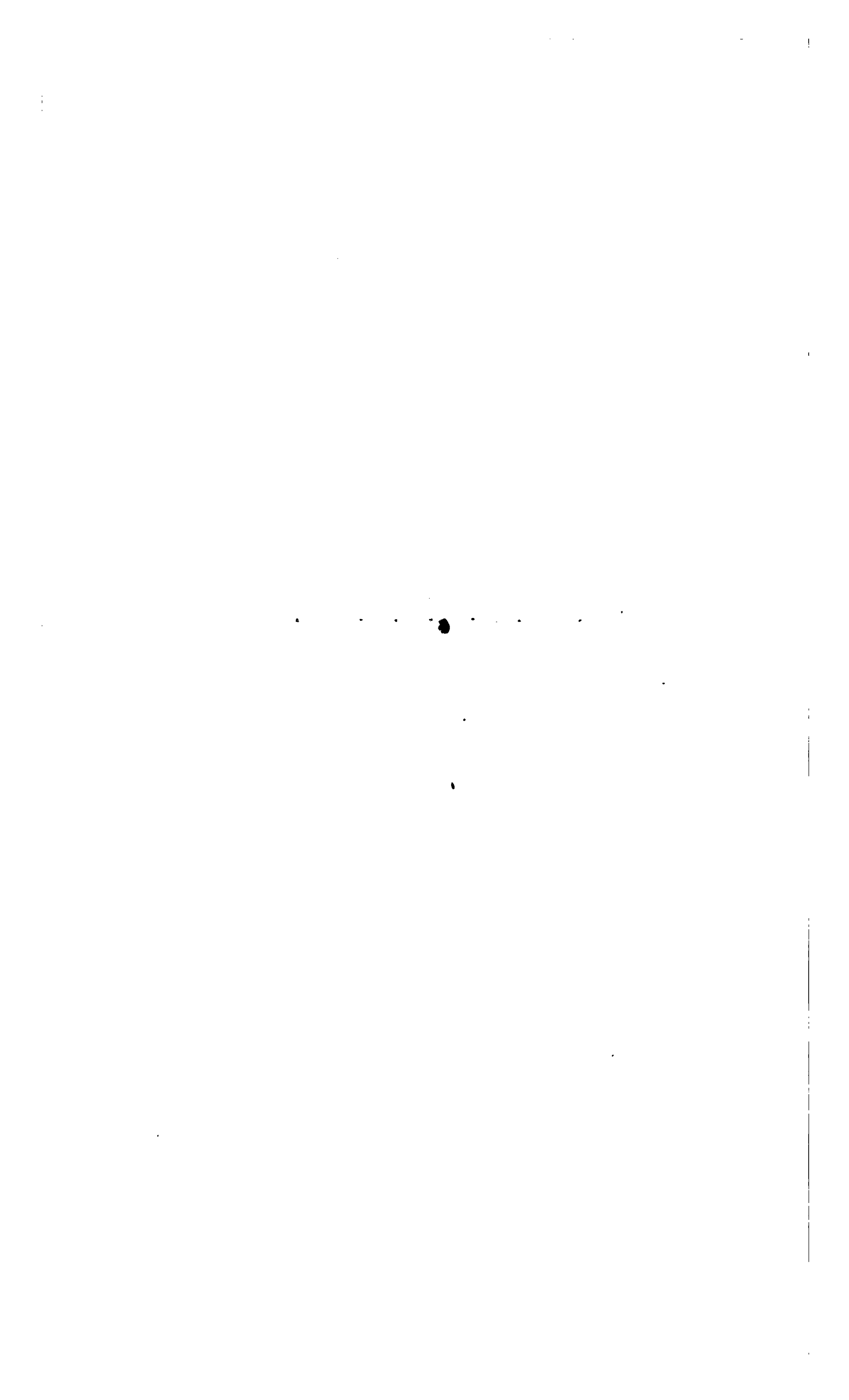
Cette pensée féconde devait surtout enfanter deux Civilisations, deux Sociétés, deux époques analogues : le poignard des Oligarques de Rome avait pu tuer César, mais non son idée; de même que l'épée des Rois d'Europe avait pu vaincre Napoléon Ier, mais non son principe.

Le Monde Impérial ne devait ni mourir avec César qui l'a enfanté, ni disparaître avec Napoléon Ier, qui l'a retrouvé; les Jules d'autrefois, comme les Bonaparte d'aujourd'hui, n'étaient que des instruments aux mains de la Providence pour l'accomplissement de ses desseins. La main des hommes pouvait-elle renverser les plans de Dieu? Du sang de César

ainsi que de la cendre de Napoléon Ier devait renaître l'esprit de l'Empire dans toute sa force et le pouvoir de l'Empereur dans tout son éclat : il devait y avoir l'Empire Romain et l'Empire Français.



LA DERNIÈRE HEURE



I

Mais avant de s'envelopper à jamais dans le linceul de leur gloire éteinte et de leur splendeur éclipsée, pour aller dormir du sommeil de l'éternité, au milieu des ombres d'empires et des fantômes de nations, qui peuplent cette grande nécropole de l'Humanité qu'on appelle l'histoire du Monde, la République Romaine et la Monarchie Française devaient également tenter le suprême et dernier effort d'une impossible résurrection.

Après la chute de Napoléon Ier, comme après l'assassinat de César, les forces éparses de l'Oligarchie essayèrent de se reconstituer à l'état de Gouvernement : à Rome, sous la forme républicaine; en France, sous la forme monarchique. Ainsi l'on voit les tronçons dispersés d'un serpent s'agiter pour se rejoindre.

Mais on ne ressuscite pas les cadavres; on ne peut que les galvaniser : ce dernier fantôme de République Romaine et de Monarchie Française

devait s'évanouir dans les convulsions d'une même agonie, au souffle de l'esprit de Démocratie, qui est l'esprit de l'Empire.

Ce même esprit de Démocratie devait dissoudre, à travers le temps et l'espace, une république caduque et une monarchie surannée, parce que l'une et l'autre, en dépit de cette différence de nom et de physionomie, formes diverses de l'esprit d'Oligarchie, qui avait perdu sa force et sa vitalité, portaient également, dans leurs propres entrailles, le même germe de ruine et de destruction : toutes les deux tombèrent sous la haine du Peuple et dans l'abandon de l'Armée; tant il est vrai que la Liberté dont elles étaient l'image n'avait aucune séduction sur les masses dont l'Égalité est le culte.

II

Seulement, la diversité qu'on avait déjà vue se produire, avant César et avant Napoléon Ier, dans le caractère des luttes qui avaient troublé, successivement, la République Romaine et la Monar-

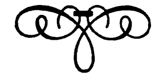
chie Française, persévéra pendant tout le cours de cette nouvelle et dernière période de leur existence.

A Rome, ce fut encore la guerre civile, longue et douloureuse agonie, dont les repos furent des Dictatures de sang, qui poursuivit son travail de dissolution. Avec la guerre civile, on y vit renaître les proscriptions par masse, les confiscations en grand et les exécutions par catégories : épouvantables représailles du vainqueur rendant au vaincu les martyres de l'exil, les désespoirs de la misère et les épouvantements de la mort qu'il en avait reçus.

En France, le renversement de la Monarchie fut l'œuvre improvisée de révolutions soudaines, mines lentement et secrètement chargées par l'esprit de Démocratie, qui éclataient à l'improviste, dans la trêve des partis, comme un coup de foudre, dans la sérénité des cieux : catastrophes aussi terribles qu'inattendues, couvrant la Société bouleversée des ruines de tout ce qu'elles détruisaient et renversaient, pareilles aux tempêtes qui jonchent le sol ravagé des débris de tout ce qu'elles brisent et déracinent.

Mais les révolutions politiques de la France, comme les guerres civiles de Rome, entr'ouvri-

rent les mêmes abîmes d'épouvantes et de désolations, de misères et de larmes, abîmes que la main de Dieu devait fermer : dans les temps anciens, avec le règne d'Auguste ; dans les temps modernes, avec le règne de Napoléon III.



AUGUSTE ET NAPOLÉON III

I

César avait créé, du même coup, le Pouvoir Impérial avec l'Esprit Impérial; mais ce fut Auguste qui organisa, au dedans et au dehors de Rome, en même temps qu'il le régularisa, le Gouvernement des Empereurs : Gouvernement aussi nouveau par sa forme que par son caractère.

Rome avait obéi à des maîtres, Dictateurs temporaires, qui tenaient leur domination du droit de la force et de la victoire. Marius et Sylla, César et Pompée, l'avaient tour à tour gouvernée, avec ce titre naissant d'Empereur, qui n'indiquait encore qu'un Pouvoir viager, ressemblant à une suprématie militaire plutôt qu'à l'autorité suprême.

Auguste fut le premier qui, élevant le titre d'Empereur au-dessus du titre de Roi, le posséda, de fait sinon de droit, en vertu d'un testament et à titre d'héritage; le premier qui recueillit dans son berceau et n'ensevelit pas dans sa tombe, ce

legs splendide de l'Empire du Monde, qui devenant, toujours de fait plutôt que de droit, le patrimoine d'une famille, allait se transmettre, de génération en génération, à la descendance adoptive de César.

Auguste n'appartenait à la famille des Jules que par la ligne des femmes; il ne tenait, en effet, au conquérant des Gaules que par la sœur de César, dont il était le petit-fils. Seulement, le vainqueur de Pompée avait fait de son petit-neveu son fils adoptif, sans qu'on ait jamais su s'il avait obéi, dans cet acte solennel de sa vie, au calcul, à l'affection, ou au caprice.

II

D'après nos idées et nos mœurs, Auguste n'était donc pas réellement de la famille des Jules. De notre temps, cette filiation indirecte l'aurait fait inhabile à la succession politique de son grand-oncle. La France est fille de la loi salique. Cette loi s'est lentement infiltrée dans nos idées et profondément enracinée dans nos habitudes.

Nous ne reconnaissons pour vrais héritiers des grands noms et pour vrais représentants des grandes races que ceux qui succèdent, dans les lignes masculines, directes ou collatérales, aux héros qui ont fondé la gloire de ces grands noms et la puissance de ces grandes races.

Dans notre pays, celui-là seul qui porte dans ses veines, de père en fils et de mâle en mâle, le sang d'un chef de Dynastie est de cette Dynastie. Mais il n'en était pas de même à Rome, où la famille, comme la propriété, n'a jamais été constituée, ni avec cette plénitude de droit, ni avec cette régularité de filiation qu'elles tiennent l'une et l'autre des progrès de la Civilisation moderne.

D'ailleurs, dans la Société Française, le Catholicisme, qui est la suprême expression de la pensée du Christ, a fait du mariage une chose sainte, qui sauvegarde la pureté des origines. Il n'en était pas ainsi dans la Société Romaine, où l'abus des divorces, autorisant le trafic des alliances, apportait dans toutes les familles une telle perturbation qu'on ne savait plus souvent où commençaient et où finissaient les liens du sang, cimentés par les liens du mariage. La confusion des confusions régnait dans l'état civil des Ro-

mains, de même que l'immoralité des immoralités régnait dans leur vie privée.

La régularité des filiations et la pureté des descendances avaient donc moins de prix et moins d'autorité aux yeux des Romains. Aussi, du moment que César l'avait adopté pour fils et pour héritier, dans la pensée du Peuple et de l'Armée, Auguste était le fils et l'héritier de César, comme si son père Octave lui eût transmis dans ses veines le sang des Jules.

III

Au surplus, l'histoire d'Auguste est l'histoire des Césars; on ne vit jamais dans cette race typique ni le fils succéder au père, ni le petit-fils à l'aïeul, ni même le neveu succéder à l'oncle, le petit-neveu au grand-oncle, dans la ligne paternelle.

Héritier de César, Auguste n'était ni de son sang ni de sa race; ce n'était pas un Jules : c'était un Octave. Héritier d'Auguste, son fils adoptif Tibère n'était également ni de son sang ni de sa

race ; ce n'était ni un Jules ni un Octave : c'était un Claude.

Ainsi de Caligula, de Claude et de Néron, ces successeurs d'Auguste et de Tibère, qui ne tenaient ni aux Jules ni même aux Octave, si ce n'est par les femmes : héritiers du trône non par le sang, mais par adoption.

Je me demande où sont les Césars, quand je vois que sur les cinq Empereurs qui régnèrent, à l'origine de l'Empire, en qualité de descendants du vainqueur de Pharsale, il n'en est pas un seul qui fût de sa race.

A quel titre Néron, Claude, Caligula, Tibère figurent-ils dans la chronologie des maîtres du Monde, avec la qualification de Dynastie des Césars, lorsque Auguste lui-même n'est pas de la famille des Jules? Singulière Dynastie d'Empereurs que cette Dynastie qui se recrute dans des familles diverses et ne se perpétue que par des adoptions successives.

Il n'y a eu ni race ni Dynastie des Césars; il n'y a pas eu de Césars; il n'y a eu que des Empereurs Romains, dont la liste, qui finit, après une période de quatre siècles, avec le fondateur de Constantinople, commence avec celui qui devait leur léguer, pour titre perpétuel au respect et à

l'obéissance de la Terre, son nom devenu un symbole de gloire et de génie, de puissance et de majesté.

L'ère des Césars, c'est l'ère des Empereurs, que la Dictature d'un Jules a préparée, mais que le règne d'un Octave a fondée : période agitée par des révoltes et par des guerres, mais qui vit se développer et se fortifier la domination des Romains, s'étendant, de proche en proche, de l'Orient à l'Occident et du Nord au Midi, jusqu'aux dernières limites connues du Monde.

IV

Auguste ne possédait rien, à l'extérieur, de ce qui semble prédestiner un homme au Gouvernement des nations. Sans audace et sans éloquence ; n'ayant pour lui ni l'ascendant de l'expérience, ni l'éclat des services, ni le prestige de la renommée; n'ayant ni combattu, ni commandé, ni vaincu; cependant il devint tout à coup, à l'âge de vingt ans, par le testament de César, l'idole de la Plèbe et de l'Armée.

C'est que du moment où il devint l'héritier de César, Auguste s'appuya sur la plus grande des forces, sur le nom de César, drapeau de combat; mieux encore : symbole d'un Gouvernement; encore davantage : principe d'une Société.

Le souvenir de César, la gloire de César, la popularité de César, c'était là le levier d'Auguste, et ce levier suffisait à soulever le Monde. Avec le nom de César pour talisman, on pouvait tout oser, car on devait tout vaincre.

C'est ce qu'Auguste comprit avec cette prescience de l'avenir et ce génie de divination, qui le firent se jeter résolûment dans les aventures et les hasards de la guerre civile; lui si timoré, si calme et si réfléchi; lui dont on ne pouvait pas citer un trait de passion, un acte d'entraînement, un moment de fougue; lui enfin, l'homme de la temporisation, de l'habileté et de la transaction; n'allant jamais droit au but, mais s'y frayant, par des chemins de traverse, une route prudente.

Les décisions d'Auguste étaient froides, mais inébranlables. Aussi, dédaignant les larmes et les supplications de sa mère, qui s'effrayait pour lui des dangers du rôle de chef de parti, il

accepta hardiment l'héritage du nom de César, sachant bien que si cet héritage n'était pas le triomphe, il serait le supplice. Il avait pesé, il avait calculé dans sa sagesse les possibilités de la défaite et les probabilités de la victoire; sa foi dans la puissance du nom de César lui avait dit que ce nom lui donnerait l'Empire.

V

Mais ce n'est pas tout d'un coup que l'Empire devait renaître de ses ruines prématurées. Antoine essaya de la Dictature en homme de volupté qui croit avoir l'étoffe d'un César parce qu'il en a l'ambition. Le Sénat avait subi le joug d'un Marius, d'un Sylla, d'un Pompée : il ne pouvait accepter la tyrannie d'un Antoine.

Dans cette lutte, Auguste devint l'épée du Patriciat, qu'il servit contre Antoine, songeant déjà, dans le secret de sa pensée, à écraser ceux qui l'appelaient à leur aide, avec la conviction que, n'ayant rien à redouter de sa faiblesse, ils pou-

vaient faire de lui, avec impunité, le docile instrument de leurs intérêts et de leurs vues.

Ainsi, dès le début, Auguste se révèle dans ses actes et dans ses paroles. Il n'est encore qu'un enfant, et déjà il agit comme s'il avait consacré les nombreuses années d'une longue existence et d'une laborieuse carrière à étudier les hommes et à apprendre les choses. On dirait qu'il devine les uns et qu'il sait les autres d'instinct.

Auguste, en effet, entre dans la vie politique en trompant ceux qui voulaient le tromper; ne servant la République de son épée que pour la renverser plus aisément à l'aide de l'autorité qu'il tient légalement du Sénat; combattant dans Antoine une rivalité qu'il redoute, mais qu'il ne veut pas attaquer en son nom, pour ne pas avouer son ambition, et qu'il préfère amoindrir au nom du Patriciat, dont l'intérêt masque le sien; puis, s'alliant à ce même Antoine pour s'unir avec Lépide contre le Sénat, contre le Patriciat, contre la République, quand il se croit assez fort pour exiger ouvertement sa part d'un Pouvoir qu'il compte bien un jour confisquer tout entier pour lui seul; jouant enfin Cicéron, qu'il feint de consulter, et qui croit le diriger; Cicéron, dont il fait

son complice involontaire, avant d'en faire sa victime résignée.

VI

Le Triumvirat fut comme une sorte d'interrègne de l'Empire entre la Dictature de César et la Principauté d'Auguste, ces deux masques différents d'une même forme et d'une même nature d'Autocratie. Mais cet interrègne devait servir de premier étage à l'élévation d'Auguste, qui en fit le marchepied de sa domination; écrasant Lépide avec le concours d'Antoine, avant de renverser Antoine au profit de son autorité, et triomphant toujours, moins par son audace et son activité que par sa patience et sa dissimulation, qui étaient sa vraie force.

Cependant Auguste, comme César, devait ramasser le sceptre du Monde sur un champ de bataille; car toute guerre civile devait se dénouer par l'épée. Quand il n'y eut plus que deux maîtres à Rome, Antoine et Auguste, il se trouva que la terre était trop petite pour être partagée. Le duel de César et de Pompée recommença, et

la victoire d'Actium fut une autre victoire de Pharsale ; elle rendit le Gouvernement à un seul ; elle fit Auguste ; elle fit l'Empire.

Cette fois, énigme étrange du monde païen, que le monde chrétien ne déchiffre que parce qu'il la reproduit ; vaste problème de l'histoire ancienne que l'histoire moderne n'explique que parce qu'elle le renouvelle, l'Empire devait durer. Il devait durer, et il dura, à travers une longue succession d'événements divers et de règnes variés, pendant quatre siècles ; il dura, non parce qu'il avait pétri la Société à sa guise, mais parce qu'il était, au contraire, sorti des entrailles mêmes de cette Société, qui le fit à son image et lui donna son empreinte.

VII

Auguste a été le grand ouvrier de l'Empire. César en avait conçu la pensée ; mais ce fut Auguste qui en construisit l'édifice avec ce vaste et profond génie d'organisation qui sut donner à ce Gouvernement de la Démocratie, faite homme, le

cachet de la grandeur et le secret de la durée, en lui donnant l'Unité.

Forme, législation, pouvoir, frontière, administration, force, splendeur : tout datait d'Auguste dans l'Empire, qui vécut pendant trois siècles sur les traditions de son règne ; faisant rayonner de l'Orient à l'Occident la Civilisation dont Rome portait le flambeau et dont la Méditerranée était le centre, et ne s'écartant de ces traditions salutaires qu'à l'heure où son agonie d'un siècle allait commencer avec Dioclétien.

Esprit politique et non guerrier, jamais Auguste ne rechercha la gloire des conquêtes et ne connut la passion des batailles. Il ne combattit que pour la défense et la sécurité de l'Empire, dont il fixa, en les reculant, les dernières limites, associant l'éclat passager de fécondes victoires aux longues prospérités d'une paix profonde.

Ces limites, c'étaient de vastes fleuves : le Rhin, le Danube, l'Euphrate ; de hautes montagnes : l'Atlas, le Caucase ; de grandes mers : l'Océan, la mer Rouge, l'Euxin ; c'était enfin tout un Monde, qui enfermait dans son rayon les Alpes et les Pyrénées, l'Adriatique et la Méditerranée.

Ce Monde, où se concentraient toute la vie de

l'Humanité et tout le mouvement de la Civilisation, Auguste le sillonna de routes innombrables, et, par toutes ces routes, Rome recevait de tous les peuples et de toutes les contrées le tribut de leurs richesses, leur renvoyant, en échange, ses progrès et ses lumières, jusqu'à l'entrée des mystérieuses forêts de la Germanie et des sablonneux déserts de l'Arabie.

VIII

Dans le lointain des perspectives de l'histoire, entrevu à cette hauteur d'où il dominait toute une moitié du vieux continent; pensée motrice de ce colossal Empire où des milliers de peuplades parlant des milliers de dialectes s'inclinaient devant son image et tremblaient à sa voix, Auguste apparaît aux regards de l'imagination comme quelque chose de si terrible et de si grand qu'il semble que personne ne devait oser le contempler en face.

Eh bien! ce maître de Rome, ce dominateur du Monde, dont le Pouvoir était aussi redoutable

qu'il était immense, en dissimulait la réalité par la simplicité des formes et l'insignifiance des titres.

Au fond, c'était déjà l'Empereur dans toute sa puissance et dans toute sa majesté. Mais qu'avait ce nom d'Empereur qui pût blesser la susceptibilité du plus ombrageux des citoyens? Ne l'avait-on pas donné de tout temps aux généraux victorieux, comme un simple hommage que la République rendait à leur patriotisme?

En apparence, qu'était donc Auguste aux yeux de la Loi? Un Tribun, un Consul, que le Peuple réélisait perpétuellement, parce que telle était sa volonté. On le qualifiait de Prince du Sénat et de Père de la Patrie. Mais ce n'était là qu'un vain honneur qu'il avait accepté de ceux qui voulaient à toute force qu'il fût quelque chose.

Le corps des Prétoriens, qui devint avec le temps une armée dans l'armée, est une conception d'Auguste. C'est lui qui l'a créé, avec une pensée moins guerrière que politique. Mais en formant ce corps, qui se pénétra si vite et si profondément de l'Esprit Impérial, s'il songeait à la force du Pouvoir, il ne pensait ni à la pompe du Trône, ni à l'éclat d'une Cour, ni à la représentation du Souverain.

Auguste n'avait ni Cour, ni Trône, ni palais, ni

pompe, ni représentation. Auguste n'était pas un Souverain; c'était un Romain exerçant à Rome la Souveraineté, sans afficher la puissance, qu'il dissimulait pour ne pas irriter l'envie, comme l'avare cache son trésor pour ne pas exciter la cupidité ; un Romain agissant partout en Empereur, mais vivant toujours en Citoyen, allant à pied au Tribunal remplir ses devoirs de patron envers ses clients, comme s'il n'eût été ni Prince du Sénat, ni Père de la Patrie, ni chef de l'État.

IX

L'œuvre de César avait préparé l'œuvre d'Auguste : le second n'avait qu'à moissonner là où le premier avait semé. Ainsi, au lendemain de la bataille d'Actium, Auguste retrouva dans l'enceinte de Rome l'esprit et le pouvoir de l'Empire tout créés; il y retrouva la Plèbe et l'Armée de César, devenues les deux forces aveugles, enthousiastes, dévouées, indomptables de l'Autocratie des Empereurs, par haine de l'Oligarchie et par amour de l'Égalité.

La Plèbe et l'Armée, c'était toute la Rome du jour; car c'est là qu'était toute la vitalité de l'époque. Porté sur ce flot puissant, que rien ne contenait et qui débordait tout, Auguste devait se glisser et se maintenir au sommet du Pouvoir que l'hostilité du Patriciat, impuissant désormais aux grands efforts comme aux grands résultats, ne pouvait plus arracher à celui que protégeait la popularité du nom de César.

Auguste ambitionna et obtint davantage : il sut rester l'idole de la Plèbe et de l'Armée, qu'il combla de largesses, en même temps qu'il sut, à force de sagesse et de modération, capter la confiance du Sénat et de l'Oligarchie. Il nourrissait la Plèbe ; il enrichissait l'Armée ; il les flattait l'une et l'autre par la magnificence de ses spectacles et par la prodigalité de ses fêtes. Mais, faisant oublier la cruauté du Triumvir par la clémence de l'Empereur, il protégeait la sécurité des propriétés et des personnes, dans un temps où les personnes et les propriétés auraient été à la merci des violences et des emportements de la populace, si un Pouvoir n'eût existé, qui empêchait le meurtre, le pillage et l'incendie, en comprimant toutes les passions et en dominant tous les partis.

Accepté par les Riches, qu'il sauvait de la haine

des Pauvres; vénéré par les Légionnaires, qu'il disciplinait, en faisant du métier des armes une carrière aussi lucrative que glorieuse; aimé des Prolétaires, qu'il maintenait par ses aumônes d'argent et ses distributions de blé, par ses combats de gladiateurs et ses jeux du cirque, Auguste justifia le surnom de Père de la Patrie, qui ne fut qu'une flatterie dans la pensée du Sénat, mais qui, dans l'opinion de la postérité, est resté une justice.

X

Auguste eut un double bonheur et une double gloire : dans les loisirs et les prospérités d'une paix profonde, dans le calme universel des esprits et des imaginations, il vit naître à l'ombre de son pouvoir de grands artistes et de grands poëtes qui surgirent de la foule, parce que, semant pour récolter, il sut prodiguer ses encouragements, ses amitiés et ses conseils au Monde de l'Intelligence.

Auguste féconda le génie d'Ovide, d'Horace et de Virgile, en même temps que la capitale de

l'Empire, qu'il avait reçue de chaume et qu'il rendit de marbre, devenait, par sa volonté, avec ses promenades, ses places, ses thermes, ses théâtres, ses palais et ses temples, la Reine des cités.

XI

C'était, après tout, une époque splendide que cette époque, où tous les enchantements de la poésie s'associaient à toutes les merveilles de l'art pour élever la Rome intellectuelle au niveau de la Rome monumentale. Au milieu de cet épanouissement universel de toutes les richesses et de toutes les joies, de toutes les grandeurs et de toutes les magnificences; dans ce perpétuel éblouissement de la Terre et de l'Humanité, comment la gloire et la popularité ne seraient-elles pas venues à cet héritier de César, qui reçut de la Providence, en même temps que le sceptre du Monde, un Agrippa et un Mécène, pour l'aider, l'un de sa vertu, l'autre de son esprit, tous deux de leur amitié, à porter le fardeau du Pouvoir?

Auguste n'avait rien de cette allure de conquérant qui impose à l'imagination des Peuples par le caractère de la force; mais Dieu, qui ne lui avait pas donné le génie de la guerre, l'avait doué de ce génie de la politique dont les œuvres moins éclatantes sont plus solides, plus fécondes, plus durables.

César fut un grand homme, sans avoir un grand règne; sans être un grand homme, Auguste fut un grand empereur, qui eut la gloire de donner son nom à un grand siècle.

XII

De profondes dissemblances distinguent le neveu de Napoléon Ier du petit-neveu de César. Des incidents caractéristiques de la vie de Napoléon III ont révélé dans cette mystérieuse organisation, où tant de contrastes se combinent dans une magnifique harmonie, des éclairs d'audace, signes infaillibles d'un esprit de résolution, qu'on ne rencontre dans aucun acte d'Auguste.

Napoléon III ne possède, pas plus qu'Auguste,

cette fougue de tempérament et cette vivacité de caractère qui appartenaient à Napoléon I[er] comme à César. Mais il donne beaucoup plus à la destinée; il ose davantage.

Il y a du calme et de la sérénité dans l'héroïsme de Napoléon III. Ce n'est ni la bouillante ardeur, ni l'impétueuse vaillance du soldat qui se jette au hasard dans la mêlée; c'est l'impassible intrépidité et l'inébranlable courage du général qui marche prudemment à l'ennemi, à la tête de son armée, calculant tout pour le triomphe, mais bien décidé à vaincre ou à mourir.

Cette froide bravoure, Auguste ne l'avait pas; il se tenait à l'écart du danger, là où Napoléon III court au-devant du péril. Auguste confiait sa vie à sa prudence, même sur le champ de bataille; c'est à Dieu que Napoléon III confie la sienne.

XIII

Napoléon III a dans le prestige et la puissance du nom de Napoléon I[er] la même foi qu'avait Auguste dans l'influence et la popularité du

nom de César : seulement il semble que, dans Napoléon III, cette foi ait plus de grandeur et de sainteté que dans Auguste.

La foi d'Auguste est purement humaine ; c'est seulement la clairvoyance de l'homme d'État qui connaît son pays et qui comprend son époque ; on sent que Dieu est absent de sa pensée toute à l'ambition.

La foi de Napoléon III est presque religieuse ; elle a le caractère d'un culte ; l'idée de la Providence y vient fortifier la sagacité de l'esprit ; on devine l'homme de la destinée qui croit à sa mission.

Si Dieu enfin n'a pas donné à Napoléon III plus qu'à Auguste ce don tout spécial de l'improvisation qu'on peut appeler l'art des Démosthène, des Cicéron et des Mirabeau, et qui appartient également aux orateurs de la Tribune et du Barreau ; Napoléon III, bien mieux qu'Auguste, sait parler à la foule avec cette éloquence de l'âme, cette élévation de style, cette puissance d'accentuation, cette autorité de langage, cette hauteur de pensée, qui commandent le respect, en commandant l'attention.

XIV

Mais quelle visible analogie dans les deux destinées, dans les deux caractères, dans les deux politiques d'Auguste et de Napoléon III! Là, on dirait deux épreuves d'un même portrait.

Entre ces deux épreuves, cependant, il y a une différence. Avant de buriner la clémence de l'Empereur, l'historien des Césars a buriné la cruauté du Triumvir, faisant ou laissant verser d'une main, tour à tour vindicative ou complaisante, le sang des vaincus, non pendant l'ardeur de la bataille et dans l'exaltation du danger, mais froidement, comme l'avaient fait Marius et Sylla, hors du péril et après la victoire. Une ombre en est restée sur l'image d'Auguste que la postérité ne trouvera pas sur l'image de Napoléon III.

Des décrets d'exil ont, il est vrai, à l'heure solennelle d'une crise suprême et décisive d'où la Société devait sortir, perdue ou sauvée, éloigné du sol de la Patrie des hommes dont le nom pouvait être un drapeau de guerre civile. Mais ces

décrets, nécessité publique et non vengeance personnelle, seraient depuis longtemps déchirés, si, au lieu de perpétuer le Passé en menaçant l'Avenir, ceux qu'ils atteignent ne demandaient au Présent que la Clémence avec l'oubli.

Si haut cependant que parle la raison d'État pour prolonger indéfiniment les grandes mesures de sûreté générale, décidées et réalisées sur le champ de bataille des partis en armes, j'avoue que ces exils de poëtes et de généraux égarés, mais illustres, jettent comme un voile de tristesse sur les grandeurs et les gloires de ce règne. S'ils devaient s'éterniser, ils ne deviendraient jamais un reproche; mais ils pourraient être un regret : ce serait encore trop. Auguste ne s'est jamais repenti de sa clémence; qui sait s'il n'a pas quelquefois pleuré sur sa justice?

XV

Du reste, c'est le même esprit de réserve et de discrétion, le même caractère de patience et de retenue; c'est enfin la même impénétrabilité :

Napoléon III, comme Auguste, apprend à commander aux hommes en commandant à ses impressions.

Le Sénat Romain avait choisi le fils adoptif de César, pour combattre Antoine, se flattant d'exploiter au profit des passions du vieux Patriciat la popularité de ce grand nom, devenu l'héritage d'Auguste. La Réaction Française avait également adopté pour combattre la Démocratie le neveu de Napoléon Ier, se flattant d'exploiter au profit des intérêts de la Monarchie la popularité de ce nom glorieux, devenu la force de Napoléon III.

La Réaction Française croyait avoir dans Napoléon III un docile instrument de ses machinations, comme le Sénat Romain croyait avoir dans Auguste un facile complice de ses ambitions; on avait cru faire enfin de l'un comme de l'autre un mannequin.

A force de sagesse et de longanimité, Napoléon III a déjoué les trames de la Réaction Française, comme Auguste avait déjoué les habiletés du Sénat Romain. Il a brisé à son heure ceux qui croyaient le briser à leur jour; retournant contre eux l'arme qu'ils n'avaient mise entre ses mains que pour qu'elle servît à le tuer, à son tour, après qu'il s'en serait servi, à leur gré, pour anéantir la

Démocratie avec la République, le fond avec la forme, le corps avec l'ombre.

XVI

Avant de monter au sommet du Pouvoir, Napoléon III, de même qu'Auguste, a traversé des temps de lutte, des années d'orage et des jours d'épreuve; le coup d'État du 2 décembre correspond au coup d'État du 18 brumaire, comme la victoire d'Actium répète la victoire de Pharsale.

Auguste, ainsi que César, avait cherché hors de Rome, sur un champ de bataille, épée contre épée, soldat contre soldat, le dénoûment des guerres civiles. Napoléon III l'a cherché, ainsi que Napoléon Ier l'avait fait, au dedans de Paris, où le triomphe de l'Armée sur l'esprit de parti a sauvé la France du règne de l'anarchie. Seulement Napoléon III n'a eu qu'à retrouver, pour constituer et pour organiser l'Empire, là où Auguste avait eu tout à créer.

En effet, du règne de César, rien n'était resté, rien, qu'un souvenir, une pensée, tandis que

Napoléon Ier avait complété son œuvre. Constitution politique, Code civil, organisation administrative, force militaire; tout avait existé; presque tout survivait encore. Il n'y avait qu'à relever ce qui avait été renversé : le Trône des Bonaparte. Le flot de l'Opinion se chargea d'y porter Napoléon III. Ici son œuvre fut plus facile que celle d'Auguste; il n'eut qu'à laisser faire la France, lui redemandant elle-même, en lui présentant la couronne et le sceptre de Napoléon Ier, la Constitution de l'Empire.

XVII

Guidé par le génie de la politique dans des sentiers différents de ceux où le génie de la guerre avait jeté Napoléon Ier, comme il avait jeté César, Napoléon III, de même qu'Auguste, cherche la grandeur du Pays, la gloire de son règne et le bonheur du Peuple dans les travaux et les prospérités de la paix, dans les perfectionnements et les conquêtes de l'industrie, dans les progrès et les rayonnements de la Civilisation.

Au temps d'Auguste, l'accroissement de la richesse universelle et de l'activité commerciale fut immense. Les vaisseaux de Rome, portant aux extrémités connues du Monde ses navigateurs et ses marchands, sillonnaient toutes les mers et abordaient à tous les rivages.

Ainsi s'annonce le Gouvernement de Napoléon III, dont le caractère distinctif est surtout dans la puissante impulsion qu'il sait imprimer aux entreprises de l'industrie ; l'élan merveilleux qu'il donne à l'esprit d'invention et de progrès ; la féconde activité qu'il fait régner dans toutes les sphères du travail. Depuis le 2 décembre, que de choses immenses et prodigieuses se sont déjà faites qui, auparavant, paraissaient impossibles et irréalisables !

La science marche à la tête de ce mouvement de transformation de la France, préparant, par ses explorations aventureuses et ses patientes recherches, les découvertes que le génie des affaires exploite et fertilise. Toutes les classes, tous les âges, toutes les intelligences, tous les bras s'unissent dans cet universel labeur, qui, en centuplant les forces productives de la Nation, centuple la fortune publique et l'aisance générale, d'où découlent la fortune et l'aisance pri-

vées. C'est toute une Révolution : la Révolution du Globe reconquis par l'Humanité, qui, arrachant, un à un, à la création, tous ses mystères, apprend, avec l'art de gouverner à son gré les éléments, le secret de pétrir la matière à sa volonté.

XVIII

Cependant le règne de Napoléon III, comme celui d'Auguste, aura eu ses triomphes guerriers; car déjà le canon de la France a tonné sur les champs de bataille; déjà la Victoire a salué les aigles et les drapeaux de l'Empire sur le sol de la Crimée.

Ainsi, rien ne manquera dans l'histoire et dans la postérité, à ce règne illustre et fécond qui vient de réconcilier la France avec la gloire. Lui aussi a reçu le baptême de sang dans cette guerre d'Orient, autrement grande par le but, autrement chevaleresque par le caractère, autrement féconde par le résultat que la guerre de Cantabrie, qui a signalé les commencements du règne d'Auguste.

L'armée romaine qui se battait en Espagne

contre les Cantabres, se battait dans le seul intérêt du Peuple Romain, dont l'autorité souveraine était contestée au cœur même de sa domination universelle. L'armée française qui vient de se battre en Crimée contre les Russes, s'est battue, non dans l'égoïste intérêt de la Nation Française, mais dans l'intérêt général de l'Europe civilisée, qui bénit, à cette heure, Napoléon III de lui rendre, avec la paix, la sécurité de l'avenir et le sentiment de son indépendance.

Combien la guerre d'Orient, guerre de justice et de progrès, n'est-elle pas au-dessus de la guerre de Cantabrie, guerre de conquête et d'oppression! Dans celle-ci, il n'y avait qu'une pensée d'ambition ; dans celle-là, il y a la pensée du droit : la source de l'une est sur la Terre ; la source de l'autre est dans le Ciel.

XIX

Il y a pourtant encore une ombre sur ce parallèle de grandeur, de puissance et de gloire. La destinée a fait à Auguste ce bonheur qu'il a pu

donner à l'Empire Romain les frontières qu'on pouvait appeler ses frontières naturelles. Le règne de Napoléon III devra-t-il finir sans que la Providence lui accorde ce même bonheur? Je ne puis le croire.

Sans doute, les temps ne sont plus les mêmes. C'était avec l'épée que Rome devait ouvrir à l'Idée qui allait naître des contrées nouvelles par de nouvelles victoires; la force était encore l'instrument du Progrès; car l'unité de Civilisation ne pouvait sortir alors que de l'unité de domination; et si la lumière rayonnait sous le sceptre d'Auguste, de l'Orient à l'Occident, c'est qu'ayant soumis le Monde à ce sceptre, il pouvait relier l'Occident à l'Orient par d'immenses voies de communication que sa volonté suffisait à créer.

Aujourd'hui l'unité de Civilisation se produit, sans effort, en dehors de l'unité de domination; la lumière s'étend, se propage, s'élève, toujours plus éblouissante, sans le secours de la conquête, sans l'appui de l'épée, sans l'intervention de la force. Toutes les barrières que le Progrès rencontre sur les routes du Monde et dans les rangs de l'Humanité tombent d'elles-mêmes, par la puissance morale des lumières, qui croissent, de jour en jour,

gagnant, de proche en proche, toutes les contrées et toutes les nations.

L'épée devient inutile pour mêler les peuples, à une époque où un même mouvement de Civilisation créant, du même coup, l'unité matérielle par la communauté des intérêts et l'analogie des procédés, et l'unité morale par la fraternité des sentiments et la similitude des mœurs, les fusionne dans une vaste association de groupes unis, quoique divers de noms et d'origines, pour marcher au même but par le même chemin.

Cerveau de l'Humanité, centre de la Civilisation, cœur du Monde, la France suffit donc à l'œuvre de la France, car ce qu'elle doit conquérir, ce sont des intelligences : c'est du règne de ses idées que doit s'entendre la domination purement morale de l'Empire Français correspondant à la domination fatalement conquérante de l'Empire Romain.

XX

Mais la France, qui est le symbole et l'image de l'Unité dans toute sa plénitude, peut-elle être

condamnée à n'être qu'une sorte d'unité mutilée, qui s'arrête en deçà des limites que la Nature elle-même semble lui avoir assignées entre l'Océan et la Méditerranée, les Alpes et les Pyrénées, le Rhin et l'Escaut ? Doit-elle laisser toujours en dehors d'elle des populations qui sont la chair de sa chair, le sang de son sang ; car tout ce qui fut Gaulois appartient à la même race, et ayant la même origine, devrait avoir la même destinée.

Non, il n'est pas possible que Dieu laisse à jamais séparés les rameaux d'un même arbre, et qu'il désunisse à perpétuité, dans la vie, ce qu'il avait uni dans le berceau. Un jour, tout ce qui a été l'ancienne Gaule deviendra la nouvelle France.

Chimère et folie tant qu'on voudra ; mais à cette folie et à cette chimère je m'attache de toute la force de ma logique de penseur, de toute la puissance de mon patriotisme de citoyen.

L'Unité territoriale de la France doit entrer dans les vues de Dieu, comme son Unité politique : c'est ma conviction profonde, c'est mon ardente espérance. J'exprime mon espérance et je dis ma conviction, sans même prévoir par quelles voies, encore impénétrables, Celui qui fait la destinée des empires et des nations, au

gré de son immuable volonté, pourra réaliser ses secrets desseins sur l'avenir de ma Patrie.

C'est ma foi qui parle, comme parlent les voix mystérieuses du cœur que le Ciel éclaire, quand je dis qu'un jour viendra où, par l'initiative des peuples et l'adhésion des Gouvernements, par la force des choses et l'imprévu des circonstances, enfin, sous une forme ou sous une autre, par un moyen ou par un autre, la France s'adossera sur toutes ses frontières, à ses limites naturelles. Je ne sais pas quand, je ne sais pas comment; mais cela sera.

XXI

Quand on se rappelle ce que devint Rome, sous le règne d'Auguste, et qu'on regarde ce que devient Paris sous le règne de Napoléon III, on est frappé de ce glorieux trait de ressemblance qu'on voit éclater dans chaque monument qui s'élève, dans chaque rue qui s'ouvre, dans chaque quartier qui apparaît, comme une nouvelle ville dans l'ancienne ville.

Le voilà bien, ce Génie de l'art, du temps d'Auguste, qui renaît, au temps de Napoléon III, s'incrustant dans la pierre et dans le marbre; élevant des statues et des colonnes; construisant des églises et des palais; traçant des places et des quais; créant des jardins et des promenades; bouleversant, fouillant, creusant la Capitale de la France pour la doter de tous les édifices que réclament les mille exigences de sa vie d'affaires, d'études et de plaisirs : marchés, aqueducs, caravansérails, bazars, usines, mairies, casernes, lavoirs, bibliothèques, musées, théâtres, écoles, hospices; pour l'élargir, l'assainir, l'embellir, en un mot, pour en faire ce que Rome a été, la Reine des cités.

XXII

On ne dirait pas cependant le siècle d'Auguste, s'il n'y avait eu que la Rome monumentale, et si la Rome intellectuelle n'eût pas complété le merveilleux tableau de cette grande époque et de ce règne caractéristique.

Malheureusement, le Paris intellectuel, le Paris des écrivains sommeille encore, au milieu des splendeurs du Paris monumental, comme si le bruit de la pierre qu'on taille et du marbre qu'on ciselle ne suffisait pas à enflammer les âmes. Dans les Mondes de l'imagination, tout languit et descend : le théâtre, le roman, la poésie.

Est-ce le silence de la Tribune; est-ce le calme de la Presse qui, communiquant la somnolence du monde politique au monde intellectuel, étouffent les aspirations de l'esprit et éteignent le rayonnement des lettres ?

On ne discutait pas au Forum d'où l'agitation, le mouvement et le bruit avaient disparu, quand la voix d'Ovide, d'Horace et de Virgile chantaient pour la Rome d'Auguste; de même qu'il n'y avait ni luttes d'orateurs, ni polémiques de journaux, quand les voix de La Fontaine, de Racine et de Molière chantaient pour le Paris de Louis XIV.

Il est vrai qu'à côté d'Auguste, il y avait Mécène, et qu'à côté de Louis XIV, il y avait Colbert.

L'éclat des lettres, gloire suprême des grands règnes, parce qu'elle est la suprême consécration des grandes gloires, est une conquête encore inac-

complie, mais qui viendra, comme vient tout ce qui dure, à son heure.

A chaque jour sa tâche. Déchue naguère de son rang, la France politique et morale est aujourd'hui replacée par la sagesse de Napoléon III à la hauteur d'où elle était descendue; la guerre d'Orient, maintenant dénouée par une paix féconde et glorieuse, lui a restitué son ascendant et sa place dans le Monde.

Le temps, cette grande force de l'homme et de Dieu, relèvera également la France littéraire et poétique de sa déchéance momentanée. Le restaurateur de l'Empire Français trouvera son Mécène comme Auguste, son Colbert comme Louis XIV, et des génies, éclos ou développés dans une atmosphère de chaudes sympathies, de pures inspirations et d'encouragements éclairés, mériteront à son règne cet honneur qui n'appartient qu'à l'Athénien Périclès, au pape Léon X, au petit-neveu de César et au petit-fils de Henri IV, d'être appelé le siècle de Napoléon III.

XXIII

La politique de Napoléon III est, d'ailleurs, comme celle d'Auguste, une politique de conciliation qui, s'étant donné pour mission d'apaiser toutes les passions, toutes les haines, toutes les craintes, en travaillant sans relâche à effacer la trace de nos révolutions et la division des partis, doit rallier au Gouvernement Impérial toutes les classes, toutes les opinions, toutes les intelligences.

Cependant, par l'origine et par la nature de son Pouvoir que la loi même de sa destinée enchaîne perpétuellement à la forme autocratique et à l'esprit démocratique, la force de Napoléon III est tout entière là où était déjà la force d'Auguste : dans le Peuple et dans l'Armée. Il y a cependant cette différence entre les deux époques, qu'aujourd'hui le Clergé vient ajouter à ces deux forces anciennes une force nouvelle.

Dans la Société Romaine, le sacerdoce n'avait rien de cette individualité qui fait le caractère et qui fait l'indépendance du Clergé Catholique. La

Rome politique et la Rome civile ne faisaient qu'une avec la Rome religieuse; les fonctions sacerdotales n'étaient également qu'une sorte de fonctions publiques ne créant et ne constituant rien, ni en dehors de la Nation, ni même en dehors du Gouvernement.

Le sacerdoce était à la discrétion d'Auguste, comme il avait été alternativement à la discrétion de Marius, de Sylla, de Pompée, de César : tous Grands Pontifes au même titre qu'ils étaient Dictateurs perpétuels. Le sacerdoce n'était donc pas une force, par la raison qu'il n'était pas une influence, et il n'était pas une influence, parce qu'il n'était pas un corps ayant sa puissance, sa raison d'être et son action, indépendamment de ce qui constituait la Société civile et politique.

Le Clergé Catholique, avec son organisation, sa discipline et son caractère, qui en font un corps distinct, est une force, parce qu'il est une influence qui existe en dehors du Gouvernement, en dehors de la Société civile et politique, en dehors de la Nation; en un mot, parce que le Prêtre, comme Prêtre, est, dans l'ordre des choses spirituelles, indépendant de la volonté du Souverain comme du principe de la Constitution.

Le Clergé est la force morale, comme l'Armée est la force matérielle; au-dessus de l'épée qui protége, Dieu qui sanctifie!

Organisé démocratiquement, autocratiquement hiérarchisé, le Clergé Catholique, dont on dirait la Constitution calquée sur la forme de l'Empire Romain, est à la Société religieuse ce que le pouvoir des Empereurs est à la Société politique et civile. Comment l'Empire Français ne serait-il pas sûr de l'appui de l'Église? N'est-ce pas la même discipline, le même esprit, le même principe : en haut l'Autorité, en bas l'Égalité. Aussi repose-t-il tout entier sur cette triple force, magnifique et puissante trilogie, qui n'existait qu'incomplétement dans l'Empire Romain : le Clergé, l'Armée, le Peuple; le Prêtre, le Soldat, l'Ouvrier; l'Église, la Caserne, l'Atelier.

XXIV

Napoléon III a fait de l'armée française, où il a rétabli la Garde Impériale, ce qu'Auguste avait fait de l'armée romaine, un corps façonné

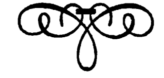
à la discipline par la vie des casernes et des camps; ne connaissant que la voix du chef et l'honneur du drapeau; formant, aujourd'hui surtout qu'il vieillira dans le métier des armes devenu une profession, une Nation dans la Nation; d'autant moins pénétré enfin de l'esprit politique qu'il sera plus pénétré de l'esprit militaire. Une pareille armée défie la puissance des soulèvements du Peuple; elle est la gardienne vigilante et dévouée du trône des Bonaparte.

Mais le Peuple ne se soulèvera pas; car le Peuple est la base du Pouvoir Impérial; base immense et profonde, qui entre dans les entrailles de la Société et qui embrasse l'universalité des citoyens. Le Pouvoir Impérial n'est-il pas né, avec sa forme autocratique, de l'esprit de Démocratie qui anime les masses, avides d'Égalité autant qu'elles sont dédaigneuses de Liberté : Esprit nouveau se levant sur les nations pour renouveler la face de l'Europe?

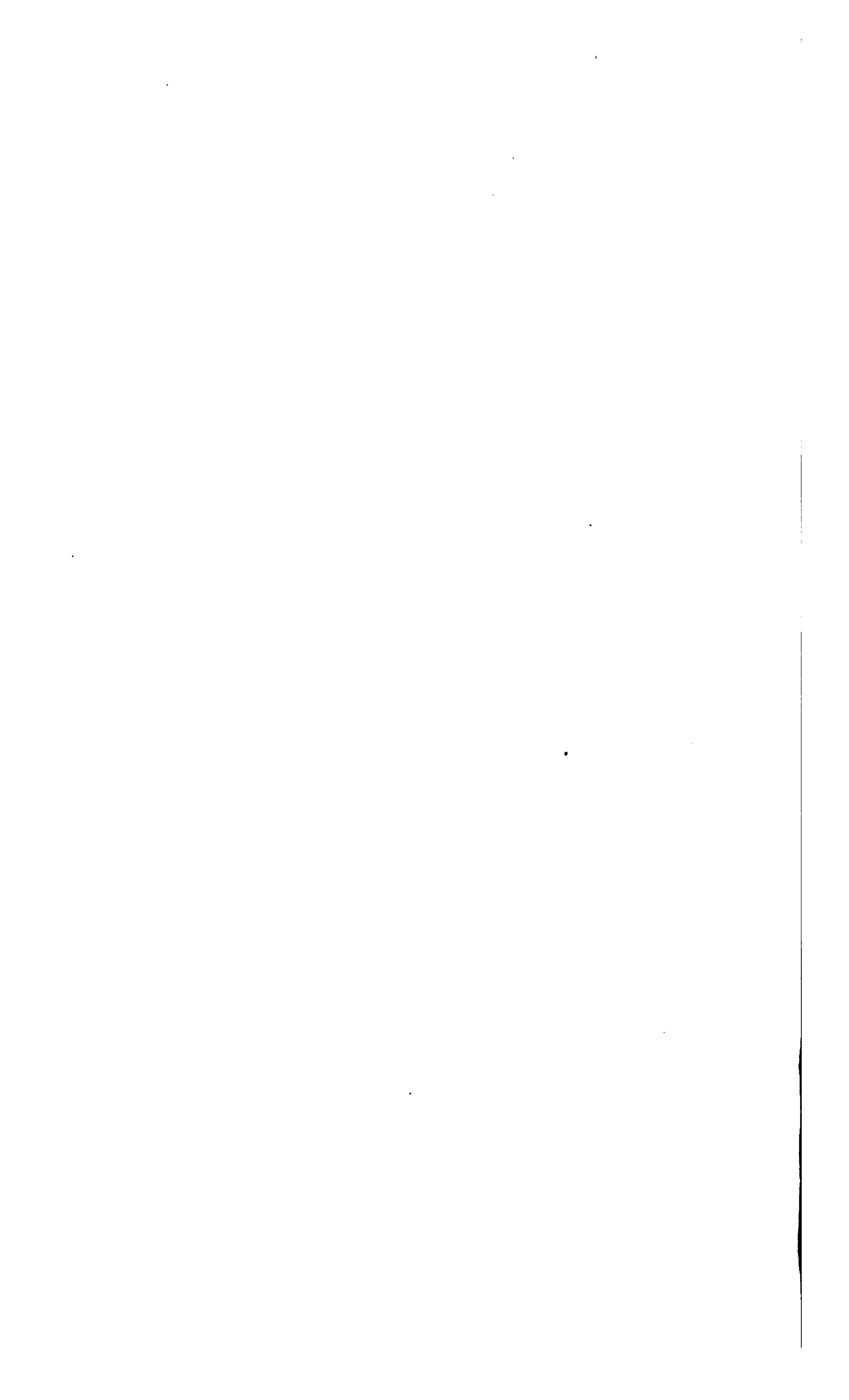
Le Peuple se suiciderait au profit de l'Oligarchie, s'il se levait contre un Gouvernement qui sauvegarde ses droits et personnifie ses intérêts.

Le Peuple n'accomplira pas ce suicide; il a été le flot qui a porté Napoléon III au trône; il restera l'assise sur laquelle ce trône reposera pendant de

longues années de splendeur et de gloire. Appuyé sur ces trois seules forces sociales de notre temps, le Peuple, le Clergé, l'Armée, de même que le rocher brave les vagues de l'Océan, Napoléon III peut défier la haine des factions : l'Empire Français vivra comme a vécu l'Empire Romain.



L'EMPIRE ROMAIN



I

L'imagination des hommes reste écrasée dans la contemplation de cette chose immense, colossale, inouïe, qu'on appelle l'Empire Romain. Aujourd'hui encore, les destinées de cet Empire semblent inexplicables; on ne comprend ni sa domination extérieure ni sa vie intérieure : rien cependant n'est plus simple.

Si le Monde acceptait la souveraineté de Rome, c'est que les contrées, vassales du Peuple Roi, s'apercevaient à peine du joug qui pesait sur elles; elles perdaient leur indépendance, mais non leur liberté, leur individualité, leur nationalité. Ne gardaient-elles pas, même après la conquête, leurs lois et leurs mœurs, leurs institutions et leurs magistratures, leurs dieux et leurs temples? Rien n'était effacé de ce qui était leur histoire et leur passé; rien n'était changé à ce qui était leur vie et leur personnalité; elles conservaient tout ce qui les distinguait les unes

des autres : leur langue, leur frontière et leur nom.

Rome gouvernait le Monde, mais elle ne l'administrait pas ; elle ne se l'assimilait pas ; elle ne l'absorbait pas, comme font les Souverains modernes, quand ils s'emparent d'un pays en vertu du droit de la victoire et de l'épée. Rome maintenait partout sa domination, sans police et sans armée, parce qu'au fond cette domination n'était guère qu'une sorte de patronage exercé envers des clients ou une façon de suzeraineté établie sur des vassaux.

II

La domination de Rome était toute providentielle ; elle était le lien d'unité qui rattachait les uns aux autres, en les groupant autour du Capitole, les peuples de cette partie du Globe qu'on pouvait appeler alors le Monde civilisé ; mais elle n'était pas davantage.

C'est ainsi que s'expliquent la formation et la durée de l'Empire Romain, tel qu'il a existé pendant plusieurs siècles, étendant ses frontières de

l'Occident à l'Orient, et faisant du bassin de la Méditerranée le centre de tout le mouvement intellectuel et moral, commercial et matériel de la Civilisation, comme si Dieu lui eût permis d'embrasser de ses regards toute la vie de l'Humanité.

Aujourd'hui rien de semblable ne serait possible, parce que toute conquête devient une absorption, un anéantissement, une ruine; parce qu'elle est fatalement l'oppression d'un peuple, la mort d'une nationalité; parce que toute nation qui menace l'indépendance des peuples et le droit des nationalités trouve aussitôt l'Europe debout, se dressant devant elle, l'épée à la main, pour lui barrer la route.

Aujourd'hui, d'ailleurs, rien de semblable n'est utile aux vues de la Providence, qui pousse le Monde et l'Humanité dans les voies toujours plus ostensibles de l'Unité, parce que le moyen de cette Unité n'est plus dans l'universalité de domination d'une nation, mais dans la généralisation de tous les éléments matériels et moraux qui constituent la Civilisation moderne.

III

Ainsi le droit de Souveraineté que Rome exerçait sur le Monde était une domination d'influence, bien plus qu'un règne de la force.

Et cependant des siècles de patience, de bravoure, de sagesse, d'habileté, de patriotisme et d'orgueil avaient préparé cet Empire des Césars, si vaste et si puissant que la pensée s'effraye et s'étonne à la fois, à l'aspect de cet édifice si majestueux et si grandiose qu'on y devine l'invisible main de l'architecte de l'univers : la main de Dieu.

Tous les débris des grands Empires détruits, l'Empire Romain les avait recueillis, comme si les Sésostris, les Cyrus et les Alexandre n'eussent conquis une portion de la Terre que pour transmettre aux Césars l'héritage de leurs immenses royaumes.

Rome réunissait sous son sceptre le coin de l'Afrique qui avait été la première des Civilisations, et le coin de l'Asie qui avait été le berceau de

l'Humanité ; le coin du Monde où venait de naître le plus sublime des cultes, et la Grèce qui l'avait précédée, et la Gaule qui devait la suivre dans les voies de l'Art, de la Science et de la Poésie : Alexandrie, Athènes, Jérusalem, Éphèse, Sparte, cités renommées qu'elle dépouillait de toute gloire, de tout éclat, de toute richesse et de toute majesté, au profit de sa majesté, de son éclat, de sa richesse et de sa gloire ; et jusqu'à l'humble Lutèce, dont la splendeur future devait effacer un jour sa splendeur passée.

Rome, d'ailleurs, exerçait sur le Monde entier une attraction invincible ; elle attirait à elle tout ce qu'il y avait en dehors d'elle de force et d'intelligence. Ville de cosmopolitisme, où se rencontrait, comme au foyer de lumière et de vie de l'Humanité, l'élite de toutes les nations, elle était le centre où tout aboutissait : le mouvement de l'industrie qui l'enrichissait, le mouvement de l'art qui l'embellissait, le mouvement de la philosophie qui l'éclairait. On y retrouvait, avec des produits de toutes les contrées et des hommes de tous les pays, toutes les doctrines et toutes les aspirations de la Terre.

IV

C'était une sorte de chaos moral, où, de raisonnements en raisonnements, de doutes en doutes, de négations en négations, l'esprit arrivait au septicisme absolu, sans croyance et sans culte, si bien que tous les dieux du Globe entraient au Panthéon de Rome par la porte de l'indifférence. Au fond, le Paganisme, bien que scrupuleusement pratiqué dans la forme, n'était déjà plus qu'un culte extérieur, officiel, légal, ressemblant, à s'y méprendre, aux cérémonies publiques de l'État. On le respectait encore ; on n'y croyait plus.

Mais de toutes ces doctrines et de toutes ces aspirations diverses et contradictoires, une religion universelle se détachait, qui régnait sur tous les esprits : c'était la religion du plaisir.

Le plaisir était la grande affaire et l'unique science des Romains de l'époque impériale et de l'ère césarienne ; il était le but de leur vie. Aussi le luxe, le sensualisme et la débauche n'avaient plus de secrets pour ces hommes de volupté qui

demandaient au Monde de penser pour eux, afin de leur épargner jusqu'à la fatigue de penser, tellement ils trouvaient que c'était assez déjà que d'avoir la peine de vivre.

C'était pour les riches de Rome que le sol produisait ses denrées les plus exquises, ses fruits les plus savoureux, ses vins les plus délicieux et ses plus belles fleurs; c'était pour eux aussi que l'ouvrier fabriquait les étoffes les plus éclatantes, les tapis les plus moelleux, les tissus les plus souples; que le mineur extrayait des entrailles de la terre les marbres les plus purs, le jaspe et le porphyre, le cuivre, le fer et l'acier, les métaux les plus précieux, l'or et l'argent; pour eux encore les plus beaux diamants et les plus belles courtisanes; pour eux enfin, toutes les jouissances de la table, toutes les élégances du luxe et tous les raffinements du sensualisme.

V

Plus l'âme était absente de la vie et de la pensée des Romains du temps de l'Empire, moins ils

songeaient à Dieu et à l'Éternité, et plus ils ciselaient, travaillaient et perfectionnaient la matière; plus ils s'efforçaient de rendre douce et belle leur passagère existence, faisant de la Terre elle-même le Ciel de leurs rêves. Ils poursuivaient donc avec âpreté la Richesse comme le moyen le plus puissant que l'homme pût mettre au service de toutes les fantaisies d'une imagination blasée, de tous les caprices d'un esprit corrompu, et de toutes les inventions d'une folle vanité.

La Rome des Empereurs était également la Rome des courtisanes et des spéculateurs. Mais quels spéculateurs et quelles courtisanes! Les spéculateurs de ce temps-là ne s'exposaient ni au soleil, ni au froid, ni à la pluie; ils se seraient bien gardés, eux qui se flattaient de posséder au suprême degré la science de la vie, de donner toutes les heures de leur journée aux soins de leur fortune. A quoi leur aurait servi de s'enrichir, s'ils n'avaient pas eu le temps de jouir du bénéfice de leurs téméraires entreprises dans les délices du bain, dans la joie des festins, dans l'enchantement des spectacles, dans les charmes du repos, dans les ivresses de l'amour?

Ceux-là comprenaient la vie matérielle; on ne

les voyait ni affairés ni préoccupés, et jamais ils ne volaient aux heures du plaisir pour donner aux heures du travail. L'or était pour eux le moyen, non le but; ils le gagnaient facilement et le dépensaient follement, sans souvenirs de la veille et sans soucis du lendemain, tout entiers aux voluptés de l'heure présente. Ils mettaient le prix d'un royaume à une fantaisie d'un jour, donnant des fêtes et des spectacles de souverains dans des palais et des villas de fée, au fond des solitudes, où ils creusaient des lacs, ou au bord de la mer, où ils créaient des îles. Un seul de leurs repas du soir absorbait plus d'or qu'il n'en faudrait pour payer nos plus splendides banquets de toute une année, et ils payaient un baiser de courtisane avec une fortune de prince. Voilà ce qu'étaient les Romains de cette époque : la Civilisation, greffée sur le Paganisme, en avait fait des épicuriens, qui se disaient que la mort devant venir tôt ou tard, il fallait du moins l'attendre en chantant et en aimant. Aussi les trouvait-elle toujours couchés aux pieds de leurs maîtresses, une coupe aux lèvres et des fleurs au front, entourés de pantomimes et de musiciens, de cantatrices et de danseuses. C'était la déification du corps, le reniement de l'âme : c'était l'Athéisme.

VI

Que fût devenu ce Monde d'athées, si, au-dessus de tous, il n'y avait pas eu le pouvoir des Empereurs, symbole d'unité dans cette Société où tous les liens de la religion, de la morale et du patriotisme étant relâchés, il n'y aurait eu, s'il n'avait pas existé, que désordres au dedans, que déchirements au dehors; le pouvoir des Empereurs, sans lequel enfin tout n'aurait plus été que confusion dans l'Univers.

Sans ces nécessités du temps, qui firent, du pouvoir des Empereurs, un pouvoir providentiel, sa force et sa durée seraient inexplicables; car s'il s'appuyait sur la Plèbe et sur l'Armée, il lui fallait souvent aussi compter avec les Prétoriens et avec les Prolétaires.

La Plèbe était exigeante comme toutes les puissances, et capricieuse comme toutes les foules; elle était le flot qui portait Auguste au Pouvoir; mais, en échange de sa faveur, il fallait que l'hé-

ritier de César, la courtisât comme un amant courtise sa maîtresse.

Les Prolétaires du Forum n'étaient, après tout, que des façons de lazzarones, endormis dans leur orgueilleuse paresse, et qui ne se réveillaient, tout gonflés de la vanité que leur donnaient leur qualité d'hommes libres et leur titre de citoyens romains, qu'à l'heure des spectacles du Cirque ou des combats de l'Amphithéâtre et le jour des partages de terre ou des distributions de blé : en un mot, la Plèbe d'Auguste, comme la Plèbe de César, comme la Plèbe de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron, comme la Plèbe de tous les Empereurs, était une fourmilière de mendiants.

Dégradée par les siècles de la République, qui l'avait façonnée à l'oisiveté, la populace des carrefours de Rome, attendant tout de l'aumône, et rien du travail, avait l'instinct plutôt que le sentiment de l'Égalité. Elle ne demandait ni lois qui améliorassent son sort, ni institutions qui relevassent sa dignité; ce qu'elle voulait, c'était qu'on abaissât de plus en plus cette ombre de Patriciat qui conservait encore une ombre de prestige. Aux Empereurs comme aux Consuls, elle ne demandait que sa part de blé et sa place au théâtre. Les temps de la République ne l'a-

vaient-ils pas accoutumée à vivre d'aumônes? Mais elle demandait de plus aux temps de l'Empire de la venger de l'ancienne tyrannie et de l'ancien mépris du Patriciat.

VII

C'est ce qui fit que la Plèbe aima Néron comme elle avait aimé Auguste; qu'elle regretta Caligula comme elle avait regretté César; qu'elle pleura Tibère et Claude comme elle devait pleurer Titus et Trajan. La Plèbe aima, regretta, pleura tous les Empereurs, même ceux qui ont éternisé leur nom par leurs crimes, leurs débauches, leurs démences, leurs cruautés et leurs turpitudes.

La Plèbe de Rome adorait des Dieux, symboles de luxure et d'orgueil, types de violence et de tyrannie. Elle était, comme ses Dieux, sanguinaire et dépravée, voyant avec ivresse le sang couler de la blessure du gladiateur expirant, et souriant avec admiration à la courtisane qui courait, ardente et voluptueuse, étaler son luxe et sa beauté dans les promenades publiques.

La férocité des Empereurs, c'était l'image de la férocité des Dieux; c'était aussi l'excuse de la férocité de la Plèbe; c'était presque une flatterie à son adresse, car elle aimait à se retrouver dans ses maîtres. La corruption et la cruauté des Empereurs ne pouvaient donc pas les dépopulariser dans une Société qui déifiait la cruauté et la corruption.

VIII

Du reste, ce n'est ni pour leurs vices ni pour leurs passions que la Plèbe aimait les Empereurs; elle les aimait, sans prendre garde à ces vices, qui étaient aussi les siens; à ces passions, qui étaient aussi les siennes, parce qu'ils restèrent le bras de la Démocratie combattant l'Aristocratie, dégénérée en Oligarchie. En un mot, ce qu'elle aimait dans tous les Empereurs, c'était la politique de l'Empire, l'esprit de l'Empire. Cette Politique et cet Esprit, c'est là ce qui caractérisait le Gouvernement des maîtres du Monde; le reste appartenait aux enseignements du Paganisme et aux mœurs de l'époque.

La Plèbe était placée trop loin de l'œil et de la main des Césars pour souffrir d'une tyrannie qui, ne pesant que sur les nobles, les illustres, les riches et les puissants, flattait ses haines plus qu'elle n'éveillait ses craintes. D'ailleurs que faisait l'Empereur dans l'État, que le Maître ne fît dans sa maison, le Père dans sa famille ?

L'Empereur jouait, au gré de ses caprices, avec la fortune, la liberté, l'honneur et la vie de ses favoris d'un jour, de ses amis d'une heure, de ses maîtresses de hasard, de ses épouses de rechange. Le Maître, à son tour, tuait son Esclave comme on tue une bête de somme, et les mêmes turpitudes qui déshonoraient le palais des Césars souillaient aussi le plus grand nombre des villas que les heureux du jour construisaient à grands frais sur tous les rivages de l'Italie ?

IX

Est-ce que l'idée de la justice et du droit existait dans ce siècle de lumière, d'intelligence, de luxe, de richesse, de plaisir, d'art et de poésie,

où cependant ceux-là mêmes qui parlaient de Liberté ou qui aspiraient à l'Égalité, ignoraient encore jusqu'à la dignité de l'homme, avili dans la personne de l'Esclave?

Est-ce que les hommes de ce siècle sentaient et pensaient, comme nous sentons et comme nous pensons à notre époque? Est-ce qu'ils pouvaient juger la vie des Empereurs, comme nous la jugeons avec nos sentiments catholiques, nos mœurs catholiques, nos idées catholiques?

La servilité des Patriciens dégénérés de l'Empire ne suffit-elle pas à justifier la tyrannie des Empereurs? Il a fallu, en effet, que cette tyrannie, qui parfois nous étonne et nous confond par son audace et son impunité, entrât bien profondément dans les desseins de la Providence et dans les mœurs de Rome, pour qu'elle eût toujours trouvé dans le Sénat même des adulations sans mesure et des dévouements sans borne. On se demande, en lisant Tacite et Suétone, si c'étaient bien les Empereurs qui étaient frappés de démence, ou les Romains qui étaient tombés dans l'imbécillité.

X

Voyez plutôt ces Nobles vaniteux et ces Chevaliers effarouchés, comme ils courbent lâchement le front sous le joug du Maître qui les humilie, les assassine et les dépouille; comme ils baisent la main qui les soufflette! C'est qu'ils ont peur; et ils ont raison d'avoir peur; car s'il n'y avait pas, dans l'Empire, l'Empereur qui enchaîne le Prolétariat, en le flattant et en le nourrissant, Rome ne serait bientôt plus qu'une immense caverne où des fleuves de sang couleraient à la lueur des incendies éclairant le pillage et le meurtre.

C'est cette terreur instinctive des Pauvres qui a soumis les Riches au sceptre des Empereurs. Ils sentaient que ce sceptre, qui les abaissait, les protégeait contre les déchaînements et les révoltes de la populace. Les Empereurs jetaient bien parfois à la voracité du tigre, pour apaiser sa fureur, quelques victimes expiatoires; mais plus souvent, ils le muselaient.

XI

Ainsi, pendant que la Plèbe s'adorait dans son Empereur, qui était sa vivante incarnation, le Patriciat le subissait comme une nécessité, et l'Armée le servait, quel qu'il fût, avec le fanatisme de la religion et le mutisme de la discipline; car l'Armée fut longtemps toute dans le camp des Prétoriens, et la destinée des Prétoriens était liée à la destinée des Empereurs, comme le corps à l'âme.

Tout le corps des Prétoriens était un corps de familiers; ils aimaient l'Empereur comme un maître; l'Empereur les aimait comme des serviteurs. C'est surtout pour eux que l'Empereur était tout l'Empire; ils ne comprenaient plus le Monde sans cet être, presque symbolique, qu'on nommait Auguste ou César, mais qui était toujours l'Empereur. Plutôt que de rester sans Empereur, ils avisaient dans un coin du palais, pâle et tremblant, l'imbécile Claude, et de cet idiot, qui était l'oncle et qui fut le successeur de Caligula, ils faisaient l'héritier d'un fou.

Mais un reflet de l'auréole de César illuminait le front de cet idiot, comme il avait illuminé le front de ce fou. Ce nom de César, qui protégeait sa descendance adoptive était encore dans Rome le seul levier avec lequel on pût soulever la Plèbe et l'Armée.

En instituant le corps des Prétoriens, Auguste avait pensé qu'en devenant une armée dans l'armée, ce corps abdiquerait son individualité, au profit de l'Empereur, ou plutôt que son individualité serait d'être toujours à l'Empereur. Auguste avait deviné juste. Seulement, ce qu'il n'avait pas prévu, c'est qu'un jour viendrait où l'Empire serait à la merci des Prétoriens.

C'était là sans doute la plaie de l'Empire. Mais cette plaie fut l'œuvre de l'époque et non le fruit de l'Institution.

Il n'y eut jamais à Rome de loi de succession au Trône, par la raison que la forme républicaine y fut toujours le vêtement du Pouvoir Impérial. On n'y connaissait donc ni ce principe de légitimité ni ce droit d'hérédité qui, en faisant de la Souveraineté le patrimoine d'une famille, en assurent la transmission régulière, de règne en règne, aux aînés de cette famille.

C'est de là que vint au corps des Prétoriens,

dans la première vacance du trône, après la mort de Néron, l'idée de se constituer en grand électeur de l'Empire. Sa volonté devint la loi, non parce que la loi fut violée, mais parce qu'il n'existait pas de loi.

Là où la force prédomine, elle engendre la violence : c'est ce qui arriva. Avec le temps, les destinées de l'Empire dépendirent souvent du poignard d'un assassin qui disposait du corps des Prétoriens; le sceptre qui n'aurait dû être qu'au plus vaillant, alors surtout que l'épée le donnait, fut parfois vendu au plus riche ou au plus prodigue, et enfin, de révolte en révolte, de crime en crime, de changement en changement, il arriva, par le cours des événements, aux mains d'un Empereur qui devait détruire volontairement l'œuvre d'Auguste.

XII

Du jour où Constantin lui donna deux capitales, l'Empire Romain cessa d'exister. Ce suicide inattendu fut encore un événement providentiel.

Le Monde païen allait disparaître; la Civilisation antique allait mourir; mais le Monde chrétien surgissait du tombeau du Christ, devenu le Dieu de Constantin, et l'esprit de l'Évangile, devenu l'esprit de l'Humanité, enfantait la Civilisation moderne. La mission de l'Empire Romain était achevée; il pouvait s'ensevelir dans le linceul de sa puissance et de sa gloire. Il avait vécu quatre siècles.

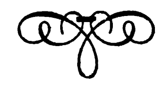
L'Humanité tout entière fut résumée, dans ces quatre siècles, avec toutes ses faiblesses et toutes ses grandeurs, tous ses abaissements et tous ses héroïsmes, toutes ses folies et toutes ses vertus : siècles de troubles, de crimes et de corruptions; mais aussi siècles de lumières, de splendeurs et de progrès.

Voilà ce qu'a été cette période de l'histoire romaine, que les plagiaires de Montesquieu ont qualifiée de décadence, et qui cependant a jeté plus d'éclat et a eu plus de durée qu'aucune autre période de la Civilisation antique. Ceux qui la jugent ainsi ont-ils rencontré dans les annales du Monde beaucoup de Monarchies ou beaucoup de Républiques qui aient brillé et qui aient vécu autant que l'Empire, tel qu'Auguste l'avait institué, que César l'avait conçu, ou

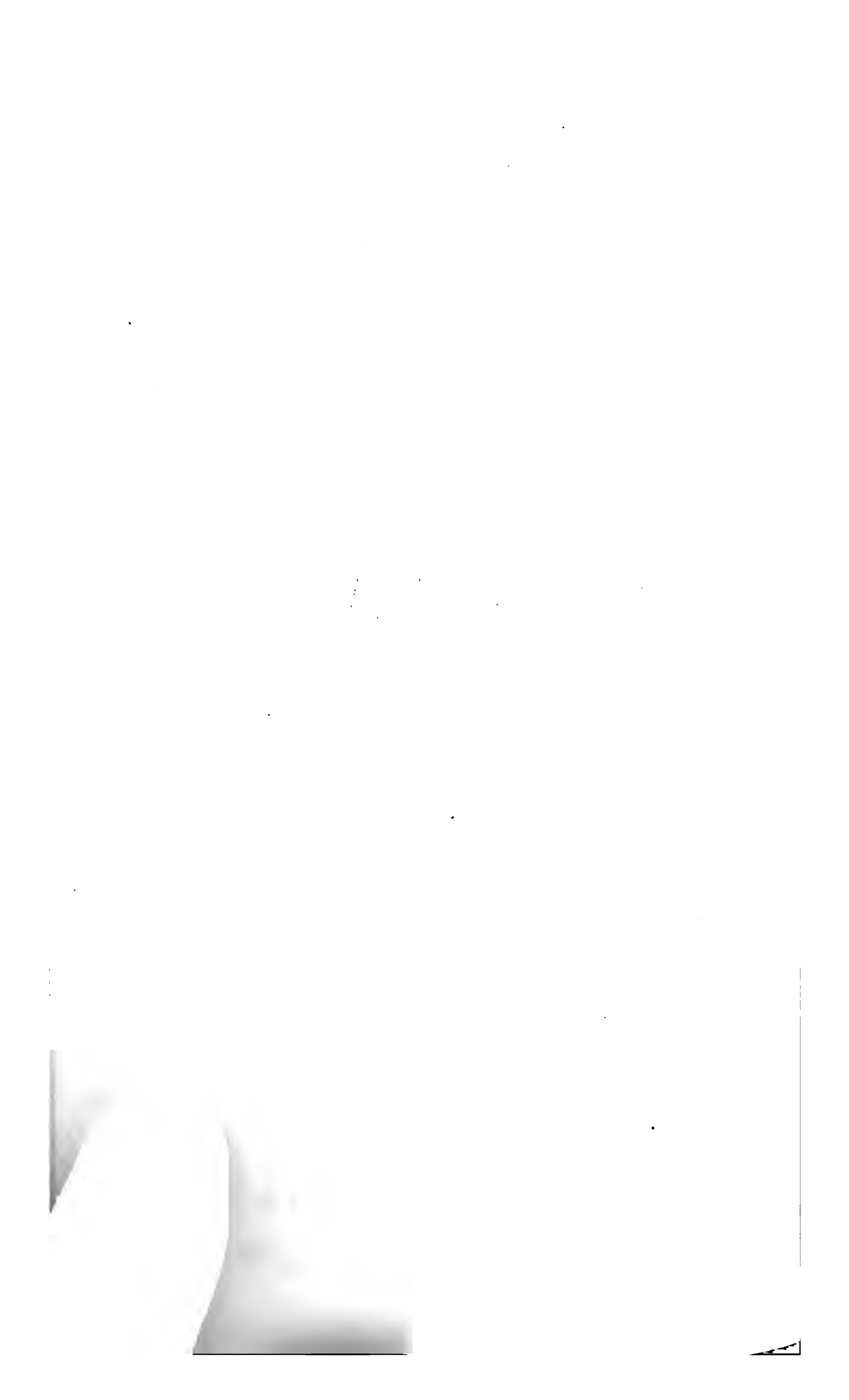
plutôt tel que l'Esprit du temps, œuvre de la Providence, l'avait enfanté?

Sans doute le dernier siècle de l'Empire Romain n'a guère été qu'une lente, douloureuse et triste agonie. Mais si du règne de Dioclétien au règne de Constantin, il n'a traversé qu'une phase descendante, pendant laquelle le faste inusité des Césars, manteau de pourpre, jeté sur des haillons, contrastait avec la faiblesse de l'Empire et la dégradation de l'Empereur, du moins il avait eu, avant cette décadence, qui devait précéder sa chute, trois siècles de puissance et de lumière, de richesse et de splendeur.

Ces trois siècles de l'Empire Romain qu'aucun autre peuple n'a eus depuis, avec ce même éclat et cette même continuité, que Dieu seulement les donne à l'Empire Français, et il laissera dans l'histoire des traits assez ineffaçables, assez lumineux pour qu'il n'ait rien à envier aux grandeurs et aux gloires du Passé.



L'EMPIRE FRANÇAIS



I

L'Empire Français diffère profondément de l'Empire Romain, par la nature de son influence et le caractère de sa suprématie. Le Peuple Français n'est ni moins guerrier, ni moins brave, ni moins conquérant que le Peuple Romain ; l'esprit militaire anime la France au même degré qu'il animait Rome.

Mais ni la Terre, ni l'Humanité ne sont plus, à l'époque des Napoléons, ce qu'elles étaient à l'époque des Césars. Les temps sont changés, et les hommes, les mœurs, les idées, les intérêts, les sentiments : tout aussi est changé dans le Monde.

L'épée n'est plus le grand levier de la Civilisation ; l'industrie est devenue un plus sûr instrument du Progrès ; la vapeur et l'électricité ont créé de si puissants moyens de communication entre les hommes et de rapprochement entre les intelligences, que ces moyens suffisent à propa-

ger les lumières de l'esprit et les perfectionnements de la matière. La vapeur et l'électricité n'effacent-elles pas les distances et les frontières? Ne portent-elles pas les découvertes de la science, les aspirations de l'art et les méditations de la pensée, de mers en mers et de contrées en contrées, à travers tous les Océans et tous les Mondes, d'un pôle à l'autre pôle?

L'Empire Français n'aura donc pas l'immense étendue de l'Empire Romain : la Providence fait chaque homme et chaque peuple, tels qu'ils doivent être, selon les temps, pour leur œuvre et leur mission.

Aujourd'hui que, soumettant à la volonté de l'homme, par les forces de la vapeur, la puissance des éléments, la science ouvre à l'idée, par des voies plus faciles et plus promptes, des Mondes plus lointains, dans quel but stérile l'Empire Français se servirait-il de l'épée, pour s'étendre par des conquêtes infécondes et des agrandissements passagers, au delà du moins de ses limites naturelles? S'il se répandait, comme naguère, hors de ces limites, il romprait lui-même les lignes harmoniques de son Unité, qui sera complète le jour où elle abritera toutes les races homogènes de la vieille

Gaule : branches diverses sorties d'un même tronc.

L'Empire Français, de même que l'Empire Romain, fait rayonner sur le Monde le soleil de la Civilisation. En effet, c'est sa Capitale qui personnifie aujourd'hui, comme Rome autrefois, comme Athènes avant Rome, la pensée humaine dans ses généralités les plus hautes; c'est la langue de ses savants, de ses historiens, de ses publicistes, de ses philosophes, de ses romanciers, de ses poëtes, qui, en exprimant ces généralités, dans la forme la plus universelle, communique, de jour en jour et de proche en proche, à toutes les intelligences, cette pensée qu'on voit marcher irrésistiblement, depuis des siècles, à travers toutes les révolutions des peuples, à la conquête du Globe.

Mais aussi supérieure à la domination toute violente, toute oppressive et toute matérielle de l'Empire Romain que le Catholicisme est supérieur au Paganisme, cette domination toute morale, toute pacifique et tout intellectuelle de l'Empire Français ne s'impose ni par l'épée ni par la victoire; elle est tout entière dans la puissance attractive de ses idées, qui sont à la fois sa vraie force, sa vraie grandeur et sa vraie gloire.

II

Ainsi, dans leur domination extérieure, dans leur force d'expansion sur le Monde, au dehors enfin, l'Empire Français et l'Empire Romain se ressemblent par le but et le résultat, autant qu'ils se distinguent par le moyen et le procédé.

Au dedans, c'est l'inverse; dans leur organisation intérieure, dans leur puissance de concentration, l'Empire Français et l'Empire Romain sont aussi dissemblables au fond qu'ils sont semblables dans la forme.

Sans doute le Gouvernement des Napoléons n'est ni moins autocratique, ni moins personnel que le Gouvernement des Césars; ainsi le veut l'inexorable loi de l'Unité, qui est toute la force du Pouvoir, comme la force du Pouvoir est toute la sauvegarde de la Société.

Mais là où les Césars pouvaient abuser de tout, les Napoléons ne pourraient abuser de rien. Le Catholicisme n'a pas seulement créé la dignité de l'homme et l'indépendance du citoyen, en dé-

truisant l'esclavage que le Paganisme avait respecté; il a profondément enraciné dans les cœurs des idées de justice et de droit qui, en rendant désormais impossible le règne d'un Néron, suppriment de l'Autocratie les excès et les dangers pour n'en conserver que les bienfaits et les services.

III

Dans les temps modernes, l'Autocratie elle-même, se modelant sur la Société où il n'y a plus de force qui prévale contre le droit, rencontre des limites infranchissables dans la Loi, protectrice de la fortune et du travail, de la vie et de la liberté des citoyens.

Du sommet où ils étaient placés, les Césars, pris de vertige, ont pu s'abandonner à tous les emportements d'un Pouvoir qui, n'ayant de frein que dans la conscience, pervertie par les enseignements du Paganisme, devait naturellement, à une époque où l'idée du devoir n'existait pas encore et où l'Empereur n'avait de responsabilité ni devant Dieu, ni devant les hommes, ni devant

serait plus Caligula; il trouverait avec d'autres mœurs, d'autres idées, d'autres sentiments, un Code, fruit d'une autre Civilisation, née d'une autre religion, qui lui ôterait jusqu'à la pensée de toucher à l'honneur et à la vie, à la fortune et à la personne des citoyens.

Sans doute, la liberté de discussion sera perpétuellement absente du Gouvernement des Napoléons, car elle est incompatible avec l'esprit de l'Empire, qui est l'esprit d'Égalité, à ce point que s'il arrivait qu'un Empereur eût la pensée de relever la Tribune et d'affranchir la Presse, il ne tarderait pas à être forcé de reprendre ce qu'il aurait donné.

La science, en effet, n'a pas encore trouvé le secret de marier l'eau et le feu; or l'Égalité et la Liberté, c'est l'eau et le feu; seulement l'Égalité est toujours pour tous, et la Liberté n'est jamais que pour quelques-uns. Ne vaut-il pas mieux perdre la Liberté et garder l'Égalité ?

J'avoue, d'ailleurs, que même sous ce régime où je n'ai pas la faculté de déverser le blâme sur les actes du Gouvernement, l'outrage sur les hommes du Pouvoir, le mépris sur les Institutions de la France, je me sens néanmoins libre, très-libre, parfaitement libre; car vivant dans le

respect de la Loi, je prie selon ma foi, j'aime selon mon cœur, je travaille selon mon penchant; en un mot, je pense et j'agis à mon gré, je vis à ma guise, faisant de mon temps et de mon argent ce qu'il me plaît d'en faire. Si la vraie Liberté n'est pas là, où donc est-elle ?

V

L Autocratie des Empereurs ne peut plus être, je ne dis pas seulement aujourd'hui, mais demain, mais plus tard, mais toujours, qu'un Gouvernement de père de famille; rigoureux par devoir et non par penchant envers ceux qui font le mal avec réflexion et opiniâtreté; clément, même envers ceux qui s'égarent par faiblesse ou par légèreté; juste et bienveillant pour tous; couvrant enfin de sa sollicitude les classes les plus nombreuses et les plus souffrantes, tout en sauvegardant de sa force les classes les plus restreintes et les plus favorisées.

Ici, entre les Napoléons et les Césars, l'analogie reparaît et recommence; c'est la même mission

démocratique, la même politique populaire; pour ceux-là comme pour ceux-ci, c'est la même raison d'être.

Mais quelle profonde différence entre le peuple de travailleurs, qui est celui des Napoléons et le peuple de mendiants, qui était celui des Césars !

La Plèbe Romaine, vivant d'aumônes, dans son orgueilleuse oisiveté, pesait sur le Gouvernement des Césars, d'un tout autre poids que le Peuple Français, vivant de salaires, dans sa féconde activité, ne pèse sur le Gouvernement des Napoléons.

Sans doute, dans les bas-fonds du Peuple, où les Prolétaires ont remplacé les Esclaves par les passions qui les rongent et les dangers qu'ils créent, il y aura longtemps encore une tourbe de malfaiteurs et de factieux qui, menaçante pour les Riches, forcera le Pouvoir de veiller, sentinelle vigilante, au salut de la Société. S'il désarmait un seul jour, qui sait de quel lendemain ce jour serait suivi ?

VI

Mais ce n'est pas là le vrai Peuple, qui renie de tels sentiments et qui regrette de tels frères. Ce Peuple ne demande au Pouvoir que la réalisation, chaque jour plus large et plus complète, du principe d'Égalité, par des améliorations successives et des réformes progressives qui, en étendant de plus en plus la faculté à côté du droit, aident l'ouvrier à parvenir à l'aisance par l'amour du travail, et au repos par l'esprit de conduite.

Du même coup, accroître les ressources et diminuer les dépenses du travailleur; améliorer matériellement et moralement le sort des masses; augmenter enfin la part des Pauvres dans le partage des ressources nationales et la part des Riches dans la répartition des charges publiques, afin de rapprocher les distances et d'équilibrer les proportions, dans la mesure du juste et du possible: telle est l'œuvre du Gouvernement des Empereurs, telle est la mission de la race des Napo-

léons, dont la popularité s'explique par la nature même du but auquel la Providence les destine.

Mais le Peuple des Napoléons sera moins tyrannique et moins exigeant que le Peuple des Césars, parce qu'il a de plus des sentiments d'honneur, de justice et de probité qui le font plus digne et plus sensé.

De même, la Garde Impériale n'offrira jamais les dangers de la Garde Prétorienne, parce que, dans l'Empire Français, tout est déterminé, tout est prévu, tout, jusqu'à la vacance du Trône, par la Loi, qui est la règle suprême, tandis que, dans l'Empire Romain, rien n'était ni prévu ni déterminé que par la force, qui était la suprême Loi. Là où règne le droit, l'épée du soldat le défend et ne le détruit pas.

VII

La source de ces analogies et de ces contrastes est dans les entrailles mêmes de la Société Française, vivante reproduction de la Société Romaine, si l'on s'arrête à sa surface

extérieure et à sa physionomie matérielle, mais qui s'en distingue par de radicales dissemblances, dès qu'on pénètre dans les mystères de sa pensée, dès qu'on en sonde les profondeurs morales, dès qu'on soulève enfin les voiles de son âme.

Deux faits immenses, fruits du Christianisme, ont donné à la Société Française un caractère tout différent du caractère que le Paganisme avait donné à la Société Romaine. Ces deux grands faits, qui ont changé la face du Monde, c'est l'affranchissement de l'Esclave et l'émancipation de la femme.

Dans les Sociétés Antiques, la femme n'avait pas de rôle, et l'Esclave avait une place; dans les Sociétés Modernes, l'Esclave n'a plus de place, et la femme a un rôle. L'un s'est retiré et l'autre est arrivée, et tout s'est transformé.

VIII

Tout s'est transformé, car en remplaçant les Esclaves, les travailleurs, entrés dans la sphère

sociale, ont créé des éléments d'activité d'une incalculable puissance, et ces éléments ont fait du monde une ruche dans laquelle l'Humanité tout entière, contribuant à l'œuvre commune du progrès universel, recueille les fruits de cette œuvre sainte.

Ainsi on ne voit pas dans la Société Française ce qu'on voyait dans la Société Romaine : quelques fortunes fabuleuses, acquises avec rapidité, et dépensées avec prodigalité, absorbant toutes les richesses de l'Empire, concentrées dans quelques mains fastueuses. Mais le nombre des citoyens aisés y est beaucoup plus considérable, et, là du moins, chacun vivant de son labeur, fier à bon droit d'employer utilement son intelligence et sa vie; au lieu d'un peuple de mendiants, greffé sur un monde d'Esclaves, on n'aperçoit qu'un monde de travailleurs fécondant, au profit de tous, la Terre, création de Dieu, et élevant, du même coup, avec le niveau de l'aisance privée, celui de l'aisance générale.

Tout s'est transformé; car, en devenant l'égale de l'homme, la femme est entrée plus avant dans la vie sociale; leur existence s'est mêlée davantage, et avec leur existence, leur pensée, leur imagination, leur intelligence et leur âme; entre l'homme

et la femme enfin se sont établies, par le fait seul de cette égalité de droits, une communauté d'intérêts et une continuité de rapports, qui ont exercé sur les idées et les sentiments de la Société une action telle qu'elle s'est traduite par une sorte de révolution dans les mœurs publiques et privées.

En effet, l'influence de la femme, mise perpétuellement en contact intime avec l'homme, a graduellement adouci la rudesse des manières, la barbarie des mœurs et la sauvagerie des sentiments, à ce point que la férocité des actes est devenue, de notre temps, une anomalie aussi monstrueuse qu'exceptionnelle.

D'un autre côté, cette introduction des femmes dans la vie sociale, d'où elles étaient exclues à l'époque où l'usage et la loi les condamnaient également à vivre dans l'ombre des gynécées, sous peine d'infamie, a naturellement détruit l'empire de la courtisane antique, dont la domination reposait surtout sur le privilége dont elle jouissait seule, au prix de sa dégradation, de vivre librement, au grand jour.

De ces deux faits dominants : l'affranchissement des Esclaves et l'émancipation des femmes, est née une Société Française, toute différente, par

le caractère et par la physionomie, de la Société Romaine.

IX

Toute médaille a son revers; le travailleur a généralisé la soif de l'or, d'où est née la cupidité, ce vice de notre temps; la femme a universalisé cette douce ivresse du cœur, cette ineffable mélancolie de l'âme, que les catholiques, comme les païens, appellent l'amour, mais qui dans les temps antiques n'était qu'un plaisir, et qui dans les temps modernes est un sentiment; en un mot, elle a créé la passion.

La Société Romaine ne connaissait pas cette sublime démence de la Société Française, rayon de Dieu, émanation du Ciel, qui semble n'illuminer le cœur de l'homme que pour le foudroyer par le désespoir et le remords; car la passion, il faut bien le dire, la passion, telle que le Catholicisme l'a faite, telle enfin que de grands génies, Goëthe et Chateaubriand, l'ont montrée dans *Werther* et *René*, ces deux types aussi effrayants de vérité que sublimes de profondeur, c'est l'a-

mour illégitime, l'amour coupable, c'est surtout l'amour adultère. On en pensera, on en dira ce qu'on voudra : mais ni les anathèmes de la religion, ni les châtiments de la justice, ni les malédictions du moraliste, ni les mépris de l'opinion n'y changeront rien ; l'adultère est enraciné aussi avant dans nos mœurs que le mariage dans nos lois.

Le mariage, en effet, devait engendrer l'adultère, comme toute discipline crée la révolte. Ainsi le veut la nature de l'homme qui oscille perpétuellement entre les penchants de son cœur, qui le rattache à la Terre, et les aspirations de son âme, qui l'élèvent jusqu'au Ciel : l'adultère est la révolte du cœur contre la discipline du mariage.

X

Mais l'adultère est un combat, aussi long que douloureux, où les supplices de la conscience placent le châtiment à côté même de la faute. L'adultère, c'est le danger permanent, c'est l'honneur d'une femme, c'est la vie d'un homme, c'est

le repos d'une famille qui se jouent, à chaque minute, d'un bonheur inquiet et tourmenté, entre deux baisers aussi tremblants d'effroi que d'ivresse.

Chose fatalement grave, en dépit même de la frivolité du caractère et de la légèreté de l'esprit, l'adultère fait de l'amour une passion, et non un plaisir : aussi la pécheresse catholique ne ressemble-t-elle en rien à la courtisane païenne. La courtisane païenne, c'était Vénus ; la pécheresse catholique, c'est Madeleine.

Madeleine, c'est la femme, telle que l'a faite le Catholicisme, la femme dans toute la plénitude de ces beautés de l'âme et de ces grâces du corps, dont elle a été douée par la mystérieuse influence de la religion d'amour et de charité promulguée du haut du Golgotha.

Autrefois, le nom typique de Vénus, qui ne rappelait que les plaisirs et les joies, résumait tous les attraits et tous les entraînements de la femme païenne. Aujourd'hui, le nom typique de Madeleine, qui rappelle plus de tendresses que de bonheurs, plus de larmes que de sourires, résume toutes les séductions et tous les dévouements de la femme catholique.

Tout est dans le nom de Madeleine ; l'amour,

la prière, la souffrance, les sourires et les larmes; car Madeleine a aimé, prié, souffert, souri et pleuré, et la femme n'est complétement femme qu'après qu'elle a souffert par le cœur, qu'après qu'elle a pleuré.

C'est là ce qui différencie Madeleine, pécheresse catholique, de Vénus, courtisane païenne. Entre Vénus et Madeleine, il y a toute la distance qui sépare le Paganisme du Catholicisme, tout l'espace qui sépare une religion de la Terre, venant de l'homme, d'une religion du Ciel, venant de Dieu.

XI

Dans une Civilisation où l'amour, passion au lieu d'être un plaisir, se creuse dans l'âme un mystérieux abîme de joies douloureuses mélangées d'ineffables souffrances, la débauche peut exister, mais honteuse et cachée; la courtisane peut briller, mais avilie et reniée.

Dans la Société Romaine, la courtisane était une influence, parce que les mœurs nées du Paganisme lui avaient fait une place dans cette

Société. Mais dans la Société Française, où elle n'a pas de place, elle ne deviendra jamais une influence ; elle n'y sera jamais qu'une marchandise, et la débauche une dégradation.

Si frivole et si dépravé qu'on soit, aujourd'hui le sentiment de la famille, sentiment tout catholique et tout moderne, domine tout : on achète encore l'amour des courtisanes, comme on achète des chevaux, des hôtels, des voitures, des meubles, des châteaux, des musées et des bibliothèques ; mais on le paye sans oublier qu'on est époux et père.

La conscience privée a ses heures où elle transige avec le sensualisme ; le devoir individuel a ses jours où il transige avec le plaisir : la morale publique ne transige jamais avec la sainteté du mariage. Ceux-là mêmes qui la ternissent à la dérobée, ne peuvent plus échapper à l'influence d'une Institution que la Société religieuse a faite et qui a fait la Société civile ; car pour déraciner cette influence de notre cœur, il faudrait détruire l'esprit de la famille, d'où est né l'esprit de propriété, et qui est toute la Civilisation moderne.

XII

Si affaiblie, d'ailleurs, que puisse être la Foi catholique dans les âmes, la pensée catholique n'en est ni moins vivante dans les cœurs, ni moins puissante sur les esprits. L'œuvre du Catholicisme est faite, et rien ne peut plus la détruire. Notre Civilisation et notre Société sont filles de l'Évangile; l'Évangile a fait nos mœurs, nos sentiments et nos idées. C'est là un résultat désormais indestructible. Sceptique ou croyante, notre époque est nécessairement catholique de caractère, de tempérament et de physionomie, catholique par le fond et par la forme, par son intelligence et par sa législation.

Là même où règnent le doute et l'indifférence; là où on ne pratique pas davantage le culte qu'on n'accepte le dogme, la pensée de Dieu survit à la Foi. On ne croit ni à l'enfer, ni au paradis; mais on croit à l'Ame et à l'Éternité, insondable et terrible mystère sur lequel l'esprit troublé du philosophe, interrogeant sa science et écoutant sa rai-

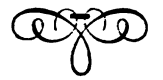
son, ne peut que se répondre : Je comprends que je ne comprends pas, et je sais que je ne sais pas. Ce n'est déjà plus de l'Athéisme comme au temps des Césars; c'est du Déisme.

De ce Déisme même, sorte de religion universelle de l'univers philosophique, se dégage un spiritualisme raisonné qui, sans divorcer d'avec le sensualisme moderne, contient du moins, dans de justes limites, l'expansion du Monde physique, le subordonnant au Monde moral, comme l'action à la pensée, comme le corps à l'âme : ainsi le veut l'ordre de la Providence qui, sans les séparer, a donné la suprématie à l'esprit sur la matière.

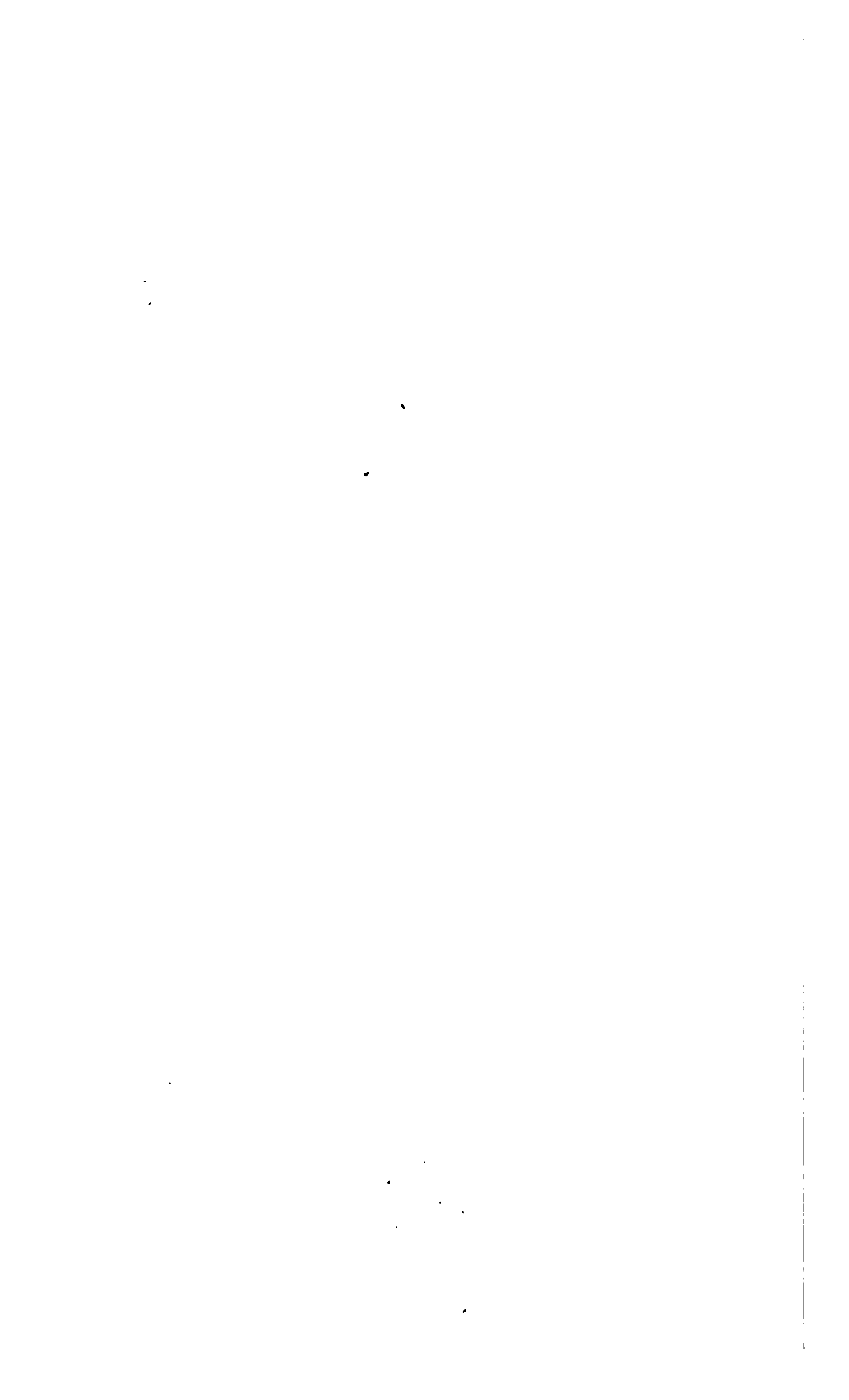
Là encore il y a une profonde dissemblance entre l'Empire Français et l'Empire Romain. Quelque puisse être désormais le développement du Monde physique, la supériorité du Monde moral se maintiendra perpétuellement au sein de notre Société. On ne verra pas sous les Napoléons ce qu'on a vu sous les Césars : le culte des intérêts tuer le culte des idées. Le matérialisme, en effet, rencontrera toujours dans le spiritualisme catholique une barrière infranchissable, barrière que le sensualisme païen n'a jamais pu lui opposer. Tout ici-bas a ses éclipses; le soleil même a

les siennes ; mais l'éclipse passe, et la lumière reparaît plus vive et plus belle.

Il en est ainsi du Spiritualisme : il a ses interrègnes; mais, pour lui, ces interrègnes ne sont que des repos où il puise de nouveaux éléments d'influence et d'action sur l'Humanité.



CONCLUSION



I

L'Humanité n'a pas changé; ses passions et ses vices d'autrefois sont encore ses vices et ses passions d'aujourd'hui.

Mais entre l'ère des Césars et l'ère des Napoléons, il y a eu la propagation et le développement de l'Évangile : Code universel donné au Monde par le Christ.

Semée par toute la terre, par des hommes de dévouement et de foi, la morale de ce livre du Ciel a fructifié : elle a pénétré la Société de l'idée de Dieu, de l'âme et de l'Éternité; du sentiment du devoir, du droit et de la justice; de l'esprit de famille, d'ordre et de propriété; elle a élevé, en l'émancipant, la femme au niveau de l'homme; elle a restitué à l'Esclave, en l'affranchissant, sa dignité; elle a réhabilité le travail; elle a créé du même coup la liberté et la responsabilité individuelles; elle a fondé la suprématie de l'esprit sur la matière;

elle a fait enfin une Civilisation qui progresse avec la pensée.

II

L'Empire Français recueillera les fruits de cette transformation du Monde et de cette amélioration de l'Humanité; rien n'y sera livré, comme dans l'Empire Romain, à la violence et au hasard; l'esprit de discipline y maintiendra tout; l'esprit d'Égalité y réglera tout; le spiritualisme y contiendra le sensualisme; l'influence des idées y dominera l'influence des intérêts; le respect de soi et d'autrui y agira enfin sur les mœurs publiques, assez puissamment pour refouler, dans le mépris du Monde, le flot toujours plus fangeux des corruptions privées.

Quelle sera la durée de cet Empire qui se fonde avec la popularité des Napoléons? C'est le secret de Dieu. On peut dire cependant qu'il naît dans des conditions d'ordre moral, d'utilité publique et de stabilité matérielle, qui semblent lui prédire un brillant et long avenir de prospérités et de gloires que ne viendront attrister ni les crimes,

ni les désordres, ni les déportements, que le matérialisme des croyances et la férocité des mœurs ont enfantés sous le sceptre des Césars.

Déjà tout l'indique : l'Empire Français est destiné par la Providence à remplir, aujourd'hui, sous une autre forme, dans la vie de l'Humanité, le rôle que l'Empire Romain a joué naguère dans l'histoire du Monde.

N'est-ce pas l'esprit de la France qui, pénétrant toutes les contrées et toutes les nations que la marche des événements fait successivement entrer dans la sphère de la Civilisation, les transforme, en les conquérant à la Démocratie et à l'Égalité, ces deux filles jumelles de la pensée du Catholicisme?

III

. . . .

On aura beau dire et beau faire, rien n'arrêtera cette pensée dans son vol d'aigle; et ce qui fait que je crois à la suprématie de l'Empire des Napoléons, c'est que l'esprit de la France est le produit le plus pur, le plus élevé, le plus direct et le plus complet du Catholicisme.

En effet, le principe du Catholicisme n'est-il pas le principe d'autorité dans toute sa force et dans toute sa plénitude, le principe d'autorité dont le Pape est la personnification la plus haute? Le principe d'autorité n'est-il pas, à son tour, le plus éclatant et le plus glorieux symbole de l'Unité, dont l'Église est l'incarnation visible, se manifestant, à la fois, par sa puissante hiérarchie et son inflexible discipline?

Or, suprême perfection du Monde, but final du Progrès, dernière aspiration de l'Humanité, l'esprit d'Unité, n'est-ce pas l'esprit de la France?

IV

Je ne fais ici ni de la théologie, ni du dogme, ni de la foi, mais de la raison, de la politique et de la philosophie.

Ce n'est pas ma croyance qui pourrait être aveugle, c'est mon intelligence, qui est clairvoyante, que j'écoute, quand je dis que, dans l'avenir, le Monde sera la conquête du Catholi-

cisme, dont l'universelle domination peut seule constituer l'Unité humaine.

Voyez plutôt : ne sent-on pas qu'en se heurtant au monde latin, le monde grec va se transformer en se civilisant, et se dissoudre en se transformant?

Oui, le schisme oriental, révolte de l'individualisme contre la pensée d'unité du Catholicisme, va mourir dans son impuissance, comme le schisme occidental, révolte de l'orgueil contre le principe d'autorité de l'Église, va mourir dans sa désunion.

Quand ces deux grands schismes de l'Orient et de l'Occident auront passé, comme ont passé tous les autres schismes, que restera-t-il de vivace en dehors de l'Église de Rome, en dehors de la pensée du Catholicisme ?

V

Catholique par ses mœurs et ses idées, par ses croyances et ses sentiments, l'Empire Français est admirablement préparé pour devenir l'instru-

ment providentiel de cette œuvre de fusion. On dirait que les siècles l'ont lentement formé pour cette destinée, tellement son caractère l'y porte, tellement son génie l'y dispose; car dans la sphère temporelle il est exactement, par son esprit d'ordre et d'harmonie, de discipline et de hiérarchie, ce qu'est l'Église romaine dans la sphère spirituelle.

N'y a-t-il pas là comme une sorte de prédestination? Dieu n'a-t-il pas fait la France ce qu'elle est aujourd'hui, pour qu'elle serve à l'accomplissement de ses vues sur l'Humanité? N'est-ce pas dans ce but qu'il lui a donné cette suprématie intellectuelle, et morale qui étendra peut-être l'influence des Napoléons plus loin que les armées et les flottes de Rome n'ont porté la domination des Césars?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.



